

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

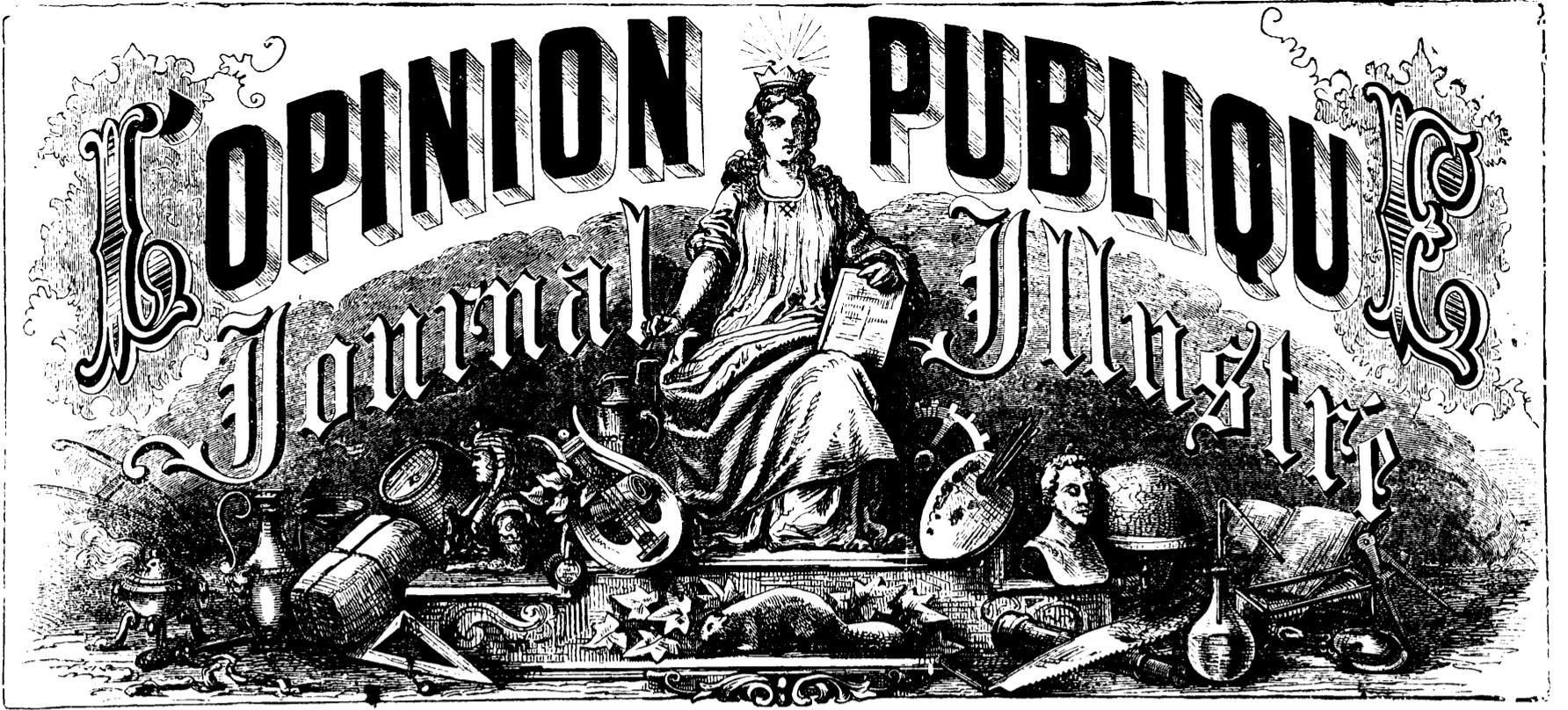
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



AUTREFOIS, AUJOURD'HUI

L'argent, l'argent, dit-on, sans lui tout est stérile :
La vertu sans l'argent est un moule inutile.
L'argent seul au Palais peut faire un magistrat ;
L'argent ou honnête homme érige un scélérat.

BOILEAU, Epître V.

C'est par ces vers énergiques, aux césures nettes et tranchantes, dont la concision concrète marque l'esprit comme le balancier une médaille, qu'au milieu des splendeurs du règne de Louis le Grand Boileau dépeignait, en ces couleurs crues et hardies, les mœurs de son temps.

Si dans ce siècle où les talents les plus variés, les génies plus divers, les gloires les plus pures croissaient naturellement sur un sol privilégié, environnant le trône d'un incomparable éclat, où chaque grand homme n'attendait qu'un regard du monarque pour enfanter un chef-d'œuvre ; si, répétons-nous, le véridique Boileau flagellait si rudement les tendances malsaines de son époque, l'amour de l'or, que n'eût-il pas dit de la nôtre ?

De nos jours, hélas ! et sur ce continent, nous ne pouvons pas même évoquer les glorieuses compensations de ces beaux temps de la monarchie ; car pour remplacer les Bossuet, les Racine, les Lebrun, les Puget, les Vauban, les Turenne, les Colbert, les Lamoignon, cette foule de célébrités qui formaient le cortège du Roi Soleil, nous avons l'abbé Loyson, Bouccicaut, la chromo-lithographie, la photo-sculpture, les Lopez, les Buttler, le *tammany Ring*, et *tutti quanti*, dont la Renommée a transporté les noms aux quatre coins du monde.

Le marquis de Seignelay, le maréchal de Luxembourg, l'évêque Fénelon, le poète Corneille, le marquis de Riquet, servaient alors dans l'administration, dans l'armée, dans l'église, dans la littérature, dans le génie civil, d'exemple et de modèle ; non-seulement à cause de leur prévoyante sagesse, de leur courage, de leur mérite, de leur génie, et de leur science, mais encore et surtout pour leur probité scrupuleuse, et cette façon simple et noble de supporter les disgrâces ou les revers, et de se montrer toujours et partout au-dessus des outrages de la fortune.

Si Boileau, malgré les noms que nous venons de citer, et dont le nombre suffirait à illustrer un règne, saupoudrait une épître de ces traits satiriques, il aurait, de nos jours, composé à coup sûr des strophes indignées, flagellant nos mœurs et nos grossiers appétits.

Fisk et Barmum : telles sont nos idoles ! Partis de rien, parvenus à tout, aux honneurs, à la fortune, à la renommée, par la seule vertu de l'argent, chaque individu court après le précieux métal, comme au plus infaillible moyen d'arriver et de jouir.

L'évolution démocratique qui, commencée dans les idées à la fin du siècle dernier, s'introduisit plus tard dans l'ordre politique, puis dans les mœurs, a formé sur ce continent une société égalitaire, au sein de laquelle les supériorités naturelles n'ayant guère plus de place que les privilèges du rang, oblige l'opinion à ne s'incliner que devant les faveurs de la fortune.

On a inconséquemment reproché à un Ordre célèbre d'avoir dit : que la fin justifie les moyens ; mais, en Amérique, depuis quelques années, le succès semble tout justifier.

N'est ce point ici qu'un père donnait à son fils ce conseil : Fais de l'argent ! honnêtement si tu peux, mais fais de l'argent ! Aussi les spéculations véreuses, les folles entreprises, les combinaisons financières sans capital, tout les tripotages que l'imagination la plus vive peut concevoir, que l'habileté la plus consommée peut échafauder, éclosent sur cette terre, comme des larves dans un charnier.

De là des catastrophes inattendues, qui ruinent des milliers de personnes, des chutes qui étonnent, des culbutes soudaines, la défiance, une sorte de paralysie commerciale et industrielle dont tout le monde souffre et se plaint.

Le succès de quelques uns, succès dus plus souvent à d'heureux hasards qu'au travail, à l'habileté ou à l'économie ; la soif de paraître, de faire figure dans un monde tout de surface et d'apparence ; le dédain des travaux sérieux qui exigent des connaissances, du temps et de la patience ; les aiguillons d'un luxe qui est l'unique étalon de la valeur personnelle : telles sont les causes principales de cette course au clocher à la poursuite de l'argent.

Le « combien vaut-il ? » a remplacé le « qui est-il ? » et l'homme se juge, non d'après ses vertus, ses qualités ou ses talents, mais d'après ses écuries, son train de maison et ses bijoux.

Le Canada, que la contagion avait épargné jusqu'à ces dernières années, atteint aujourd'hui, subit les effets de l'épidémie. La fièvre aurifère tourmente les plus humbles ; et sur ce sol, autrefois renommé par les habitudes de travail et d'économie d'une population, industrielle sobre et modeste,

on semble vouloir y relever le culte du veau-d'or.

Suivre l'état de son père en employant à ce service les progrès réalisés par les méthodes modernes, par les découvertes scientifiques, de façon à produire plus et mieux, équivaldrait à déchoir ; on veut se distinguer, briller, réussir quand même, comme tel ou tel, et l'on se jette à corps perdu dans toutes sortes d'aventures.

Le commerce, l'industrie, les professions libérales, ne sont point en général embrasées pour elles-mêmes, mais pour ce qu'elles peuvent rapporter ; ce sont des moyens de parvenir vite et haut, non des états choisis par goût, pratiqués avec intelligence et probité.

Chaque jour aussi survient un désastre, éclate un malheur, qui révèle avec la sévérité du mal, la profondeur et l'étendue de la plaie.

On cause de ces tristesses pendant une semaine, un mois, puis l'on reprend sa course comme si de rien n'était.

Le mal a des racines si profondes que nous cherchons vainement d'où nous viendra le remède.

Une réaction salutaire naîtra-t-elle soudainement de l'excès même ? ou le retour aux principes plus sains, adviendra-t-il, graduellement, par la disparition des maximes matérialistes qui circulent parmi notre génération comme la menue monnaie d'une morale facile ? Nous ne saurions le dire.

Mais la réforme doit commencer dans l'intérieur de la famille même, par les exemples des parents ; se continuer par une éducation conforme aux nécessités de notre époque ; pénétrant bien chaque sujet de cette vérité si peu connue que, sur cette terre, les éléments du bonheur sont en nous, et non dans la possession des choses ; leur apprenant que le travail honore, grandit et fortifie, que l'esprit de sacrifice élève et anoblit, et, qu'enfin, dans notre court passage ici-bas, la pratique de la vertu, perfectionnant la plus noble partie de notre être, nous rapproche de la source de tout idéal, de Dieu, qu'elle nous aide à comprendre et à aimer.

A. ACHINTRE.

Les Russes viennent d'élever à Cronstadt un nouveau fort qui se compose de sept tourelles en fer, couvertes d'armures très-épaisses. Chacune de ces tourelles, mise en mouvement par un mécanisme à vapeur, recevra un canon du plus fort calibre.

ECHOS DE PARTOUT

La valeur des propriétés non taxées, à New-York, telles qu'églises, pensionnats, asiles, etc., est estimée à \$63,410,000.

Il y a dans tout le monde environ 150,000 machines stationnaires, 50,000 locomotives et 5,255 paquebots océaniques.

Verdi vient de recevoir de l'empereur d'Autriche la plaque de commandeur de l'ordre de François-Joseph.

La Dame bleue, tel est le titre d'un nouvel opéra donné à Berlin. Est-ce un pendant à *La Dame blanche* ? . . .

Depuis le commencement du siècle, a-t-on calculé, mille dix-sept personnes auraient péri par le fait d'incendie de théâtres, et les pertes matérielles auraient dépassé 300 millions de francs.

A Fiesole, près de Florence, on a découvert, déblayé et remis au jour un théâtre antique qui ne le cède en importance et pour l'ampleur des proportions à aucun des monuments du même genre de la Sicile et de Pompéi.

Une cession de territoire vient d'avoir lieu entre le gouvernement de la Russie et celui du Japon. Le premier a reçu des Japonais la portion de l'île de Saghalien, qu'ils possédaient, et leur a donné en échange celles des îles Kouriles qui étaient en sa possession.

Lorsque le choléra sévissait à Munich, l'année dernière, on a fait usage comme désinfectant d'un mélange de sucre et d'acide nitrique. Ce mélange a donné d'excellents résultats pour la désinfection des cabinets d'aisances et l'absorption des vapeurs et substances ammoniacales.

L'archevêque catholique de la Nouvelle-Orléans est en ce moment à Paris. Il a traversé les mers afin de solliciter de la charité des catholiques d'Europe des secours pour venir en aide aux catholiques de son diocèse, cruellement éprouvés pendant et depuis la guerre de la Sécession.

Le moine grec Nicéphore, que Byron a placé dans *Childe-Harold*, pour le remercier de l'hospitalité qu'il en avait reçu, vient de mourir au couvent du prophète Elie, à Jainna. Il était âgé de cent dix-sept ans et, jusqu'au dernier moment, il avait conservé le plein usage de ses facultés.

Les Anglais s'occupent d'introduire le saumon dans les rivières de leur colonie du Cap de Bonne-Espérance. Cette tentative a pour but d'augmenter les ressources en vivres de ce coin de terre et de fournir aux bâtiments en relâche une denrée de ravitaillement nourrissante, facile à conserver et à emmagasiner.

Le Jardin d'Acclimatation de Paris a reçu deux jolis animaux, des alpacas, espèce de lamas au pelage plus fin, qui fourniraient, s'ils pouvaient s'acclimater et se répandre en France, un poil excellent pour le tissage d'étoffes fines et solides. Les alpacas peuvent vivre dans nos pays, et on en a élevé facilement en Angleterre et en Hollande.

New-York aura bientôt son Conservatoire de musique. L'un de ses concitoyens, aussi généreux qu'il est opulent, viendrait de faire

don à la ville d'un million de dollars, soit 5 millions de francs, à charge d'édifier un Conservatoire de musique, d'y entretenir des professeurs et d'y établir des cours et des classes de chant et de musique.

La chapelle du prince Albert, à Windsor, vient d'être terminée; elle fut commencée en 1864 et depuis les travaux n'ont pas cessé. Les sculptures de l'intérieur sont du baron Triqueti, secondé par des artistes anglais. Le cénotaphe est au centre du bâtiment. Il est construit en marbre blanc; sur le socle est le portrait du prince accompagné de ses armes. Une reproduction d'*Eos*, le chien favori du prince Albert, figure à ses pieds.

La Palestine sera toujours le but de prédilection des voyageurs et des savants. Une société s'est formée à New-York qui a pour objet d'explorer la Palestine, de préparer une carte des contrées situées à l'est du Jourdain, de rechercher et d'étudier les antiquités comprises dans cette zone. La société a pour président le colonel Lane, et comme guide le professeur Sellah, linguiste et orientaliste des plus distingués. Le voyage doit se faire d'Amérique à Beyrouth, exclusivement par eau, et l'expédition compte passer deux années en Palestine.

Les Anglais préparent une grande expédition pour visiter les contrées parcourues par le Dr. Livingstone. Ils se proposent notamment de se rendre au lac Nyassa ou Nyanza, et d'y faire naviguer un petit steamer. Ce navire, construit en Angleterre, sera transporté démonté jusqu'au bord du lac, puis arrivé là, il sera reconstruit et lancé à l'eau. Long de 17 mètres, il est large de 3, peut porter une charge de 15,000 kilogrammes. On compte pour le transporter à bras sur les bords du lac employer 400 hommes pris parmi la population de Zanzibar.

La propriété artistique et littéraire est aussi complètement reconnue en Allemagne qu'en France. Ainsi nulle société musicale n'a le droit de faire sténographier ni les paroles, ni la musique d'une œuvre quelconque, sans l'assentiment des auteurs et éditeurs. C'est ce que vient d'arrêter le tribunal d'Aix-la-Chapelle en condamnant la société *Concordia* qui, pour éviter la dépense d'achat d'une œuvre musicale, avait cru pouvoir faire copier par un de ses membres le chœur dont elle avait besoin.

On vient de découvrir dans le Caucase des gisements aurifères qui pourraient contribuer à modifier totalement l'aspect et les mœurs de ce pays. Les premiers essais ont démontré que le traitement de 1640 kilogrammes de sable d'un ruisseau des environs d'une localité appelée Dambud, renferment 5 grammes et demi d'or, soit une valeur de 16 à 17 francs. Ce rendement est considéré comme très-avantageux, puisque les gisements aurifères de la Sibérie, exploités avec avantage, ne renferment cependant que 3 grammes d'or pour 1640 kilogrammes de sable.

En Islande, le volcan de l'Hékla a éprouvé une éruption caractérisée par une pluie de cendres des plus extraordinaires, qui a causé de grands désastres sur un espace d'environ 800 kilomètres carrés. La couche de cendres s'élevait sur les terrains des plaines jusqu'à 5 et 6 centimètres de hauteur, et on évalue à 4 millions de kilogrammes le poids total de cette masse cendrée. Sans doute cette pluie de cendres, riche en produits minéraux de diverses sortes, sera, dans l'avenir, un utile amendement; mais, pour l'instant, elle est une cause de ruine pour plus de cinq mille personnes, dont elle a brûlé les récoltes et frappé les champs de stérilité.

L'INDUSTRIEL JACQUES

Ils étaient là deux cents hommes, tous occupés dans les ateliers qui se groupaient autour du logis principal de la fabrique du village.

C'était un vaste établissement où les divers matériaux bruts étaient transformés en objets commerciables. Ici, le fer en gueuse était fondu dans d'immenses fourneaux qui vomissaient le liquide rouge destiné à la transformation du fer en lisses et en barres. La mécanique s'emparait ensuite de ces objets grossiers, les transformait en fer poli, en fiches, clous, boulons, vis, etc. Là, vingt, trente, cinquante, cent métiers mettaient en commun leur travail pour fabriquer les éléments qui entrent dans la confection d'une chaussure. Plus loin, le même pouvoir magique dépouillait les bois, assemblait les matériaux d'une maison, découpait les portes et les fenêtres, équarissait les grosses pièces—tout cela avec une précision, une rapidité, un art, incroyables.

Ils n'étaient là que deux cents hommes; cependant ce qui s'accomplissait chaque jour au sein de cette ruche ouvrière pourvoyait aux besoins de tout un peuple. Aussi, quelle activité, quel élan, quel ardeur au travail!

Et elles étaient riantes ces braves figures d'ouvriers. L'aigre sifflet de l'usine les appelait au travail le matin avec l'aurore; la nuit venue ils retournaient gaîment dans leur foyer.

Voyez les à l'œuvre! Ils sont là, le front incliné sur l'établi, tout entier à leur besogne, les manches de leur habit retroussées jusqu'au coude, les bras et le visage noircis par la fumée et la sueur, prêtant à l'aveugle force motrice le secours de leur intelligence.

Et ils travaillaient ainsi plusieurs heures durant, calculant d'avance l'emploi de l'honnête épargne acquise par leur honnête travail.

Le patron de l'établissement était connu par tout le pays. On le nommait Jacques l'industriel.

C'était un homme robuste et fort, courbé déjà sous le poids des années, voûté par le travail. Son noble front était découvert; deux longues mèches de cheveux blancs retombaient négligemment le long de ses joues. Sa figure respirait la franchise, et à la fois la bonté et l'énergie.

Sur son passage les petits enfants s'inclinaient. Ses employés l'adoraient, car il avait été le fondateur et le père de la prospérité matérielle de son village.

Que de misères il avait soulagées! que de chagrins il avait apaisés! que d'espérances il avait laissées sur son chemin! Là où régnait la détresse il avait fait naître l'abondance.

Le pays était désert. La population s'exilait; des milliers de bras demandaient du travail; le pain manquait; la détresse était grande, imminente de plus en plus; une plaie profonde gangrenait la société: la pauvreté et l'ignorance accompagnées de leur cortège habituel de crimes et de vices, triste état de décadence matérielle et de prostration morale!

Que faire?

Alors on vit un homme de cœur, servi par une volonté de fer et une intelligence d'élite; un homme sorti des rangs du peuple, simple dans son langage et dans ses manières, mais fort de son génie, crier hautement qu'il avait trouvé le remède à la situation.

Il assemble les puissants de la cité, leur expose ses théories sur l'industrie manufacturière, ses calculs, ses espérances.

C'était du nouveau, on ne le comprit pas; on alla jusqu'à taxer de folie sa généreuse initiative.

Va-t-il se décourager? Non. Il avait voulu coaliser des forces supérieures en associant ses concitoyens à son projet. On le repousse; n'importe, il ira seul au but.

Il se renferme dans son cabinet d'étude. Là, le front incliné dans ses pensées, tout entier à son idée, il jette sur le papier la base de ses calculs. Il examine hardiment les difficultés, met en ligne de compte les chances de succès, et, pour la centième fois peut-être, il se lève triomphant en s'écriant: je le ferai, ou je ne m'appelle plus Jacques l'industriel.

C'est alors que l'industriel commença à réaliser son projet favori. Il y déploya toute son ardeur. Bientôt le vaste édifice était debout; il renfermait déjà dans son sein ces nombreux mécanismes que nous connaissons; une fumée noire et épaisse, s'échappant de la grande cheminée, s'élevait en spirales glorieuses à la hauteur des nuages; le sifflet appelait toute une population affamée à l'ouvrage; les incrédules ouvraient de grands yeux; et les pauvres femmes, sur le seuil de leur porte, bénis-

saient ce sauveur inattendu qui allait donner du pain à leurs enfants.

Et Jacques, l'industriel, voyant son grand œuvre accompli, laissa échapper une larme qui glissa furtivement le long de ses joues.

Sa pensée était aux pieds du trône de l'Eternel pour le remercier!

Ils étaient donc là deux cents hommes qui travaillaient hardiment sous l'œil actif du patron. Jacques prêtait une oreille attentive, les bras croisés sur sa vaste poitrine, l'œil animé. Il se redressait de toute sa haute taille. Ce spectacle était sa vie, il y puisait le bonheur.

Au plus fort de la bataille, quand la musique guerrière éclate, n'est-ce pas qu'elle rallume l'ardeur des combattants? L'enthousiasme s'empare du soldat; il fait des prodiges de valeur. Ni la crainte de la mort, ni le souvenir de sa famille, ni le rêve des espérances dorées de son avenir ne l'arrêtent dans son impétueuse ardeur de combattre et de vaincre. Il est poussé par quelque chose de plus fort que tout cela. C'était hier un homme doux, timide, benin; maintenant il ne connaît plus de bornes à son héroïque élan. Cet homme s'inspire de la situation du moment et reçoit des événements qui l'entourent l'impulsion qui le domine.

Eh! bien, voyez Jacques dans son atelier. Pour lui, assurément, rien n'est grand comme le spectacle qui l'entoure. Il l'a enchaîné là, dans cette chaudière de fer, cette force motrice qui met en mouvement et en active opération ces roues qui tournent, ces alluchons qui s'engrènent, ces métiers qui s'agitent, ces ressorts qui se meuvent, ces échasses qui se croisent, tous ces mécanismes divers variant de forme suivant leur destination. Pour Jacques, il n'y a pas de musique plus harmonieuse que le bruit des marteaux retombant en cadence sur l'enclume; pas de spectacle plus émouvant, plus grand, plus digne de l'attention des hommes que cette ruche de travailleurs qui transforment et modifient la matière, qui la corrigent dans ce qu'elle a de grossier, et lui donnent une valeur nouvelle en lui assurant un plus haut degré d'utilité.

Ce mouvement, cette activité, ces hommes gagnant honnêtement leur vie, cette vaste fabrique capable à elle seule d'alimenter le marché intérieur, cette population qui grossit chaque jour le village, ces capitaux agités par la circulation, cet esprit d'entreprise qui s'infiltrait petit à petit dans les veines du peuple—tout cela mettait l'enthousiasme dans l'âme de l'industriel Jacques. Ce spectacle fournissait un élément journalier à sa dévorante activité, à son énergique volonté.

Mais il ne suffisait pas de produire, il fallait vendre, trouver des débouchés à l'industrie. Jacques se mit en communication avec les principaux centres commerciaux du pays. Ses produits furent mis à l'épreuve; les consommateurs l'encouragèrent et la marchandise s'écoula rapidement.

Jacques avait passé l'époque critique de son entreprise.

Et plus il produisait, et plus il écoulait de marchandises fabriquées. Chaque jour les profits de l'établissement augmentaient; il augmenta en proportion le nombre de ses employés. Ils sont là maintenant plus de cinq cents.

Jacques avait l'esprit ouvert à toutes les modifications heureuses, aux transformations et aux réformes efficaces et pratiques. Son génie inventif ne restait pas oisif. Ici, il fixait une courroie qui allait mettre en mouvement un mécanisme de son invention; là, c'était un modèle perfectionné qu'il substituait à une machine trop lourde; plus loin, il ajoutait un apentis à son établissement où une industrie nouvelle serait exploitée.

Cinq années s'étaient à peine écoulées depuis que l'industriel Jacques avait fait jaillir de son cerveau l'étincelle lumineuse de son fécond projet. Quel résultat superbe? Voyez:—une ville naissante, mais déjà active et commerçante, s'est bâtie comme par enchantement autour de son usine. Répondez conquérants magnanimes, vainqueurs altiers, puissances qui gouvernez les peuples de la terre?... Cet homme dans son modeste rôle a-t-il moins fait que vous pour le bonheur de l'humanité?

Jacques avait raison d'être satisfait, mais il désirait encore plus. Il fallait le couronnement à cet édifice superbe. Il voulut diminuer l'espace qui le séparait des grands centres; rapprocher sa manufacture des marchés influents, sa marchandise du consommateur. Pour cela, un moyen, un seul! Lequel? Une voie ferrée, passant là, tout près;—immense artère destinée à parcourir le pays en tous sens, comme les veines dans le corps humain, pour y porter la vie, la richesse et l'abondance en facilitant l'échange des produits.

L'industriel avec son génie pratique avait senti tout cela. Il jeta donc sur le marché les bases d'une gigantesque opération financière: il sollicita le concours des capitaux, intéressa à l'entreprise les sommités politiques, appela la presse à son service, fit parler les économistes, agita les esprits.

Il n'en fallait pas tant: l'entreprise fut décrétée, exécutée.

Et de la fenêtre de sa maison Jacques put entendre le sifflet de la locomotive se confondant avec le sourd mugissement de sa fabrique.

Quelle délicieuse musique pour l'industriel!

Etrangeté de l'être humain: chaque homme a ses faiblesses, ses goûts distincts. Les uns tomberont en extase devant le tableau gigantesque et superbe de la création, en regardant ce dôme étoilé jeté là, au-dessus de l'homme, par la main coquette et prodigue d'un Dieu; d'autres se laisseront émouvoir par les notes argentines qui s'échappent, tantôt saccadées, tantôt douces et suaves, du gosier d'une jeune fille; d'autres garderont leur admiration pour les chefs-d'œuvre de la peinture ou de l'architecture; enfin, tel homme que vous voyez là-bas, avec des dehors rudes et sévères, deviendra coulant et maniable pour peu qu'il prête une oreille attentive aux insinuantes paroles de l'orateur.

A chaque homme son idéal, son instinct du beau, du noble, du grand.

Certes! Jacques voyait bien la manifestation d'un Dieu grand dans le tableau de l'univers. Les grandes scènes de la nature ne le laissaient pas tout à fait indifférent. Il n'avait pas une âme d'artiste, mais il goûtait les beautés de l'art, sans cependant s'y arrêter.

Mais Jacques était mû par une autre impulsion. Son enthousiasme à lui était froid, il parlait de la raison, il se manifestait dans la vérité, et plus encore dans la vérité appliquée. La science était pour lui le but louable auquel l'homme devait tendre; la vérité, la beauté par excellence. La vérité abstraite, spéculative l'attrayait, mais il se passionnait pour la vérité démontrée, appliquée, réalisée dans la pratique et mise au service de l'homme dans l'économie de la nation. L'une satisfaisait à son intelligence, mais l'autre s'harmonisait davantage avec son désir insatiable de produire et de créer. Jacques était un travailleur intelligent appliqué d'avantage à organiser l'ordre réel que l'ordre intellectuel. Il cherchait plus l'amélioration de la condition extérieure et publique des hommes, les perfectionnements sociaux et la prospérité matérielle de la société, et moins le développement intellectuel et celui de la nature intérieure et personnelle de l'homme. Sa philosophie était plus pra-

tique que spéculative. Il aimait surtout les résultats positifs et s'inquiétait moins des distinctions théoriques. Il Jacques tenait moins du passé que de l'avenir; il allait quelques fois au devant de son époque. Sa méthode était rationnelle par cela qu'elle était expérimentable et processive. Il croyait mieux quand le raisonnement engendrait sa certitude, et moins lorsque la voix d'autorité parlait seule à sa conscience. Il acceptait toutes les réponses sages et encourageait tout effort destiné à donner au monde une vérité nouvelle. Jacques était le type de son temps, une éclatante personification de son époque; c'était un moderne dans toute l'acceptation du terme.

Jacques faisait des efforts constants pour arriver à un résultat immense, mais pratique: remplacer en tout le travail de l'homme par la force aveugle. Il comprimait la vapeur et la rendait docile à sa voix. Son enthousiasme était au comble quand il parvenait à dominer cette puissance, à lui imprimer la direction voulue. Ce résultat était moral pour lui; Jacques faisait l'éloge du créateur qui avait donné à l'homme une intelligence capable d'accomplir de grandes choses.

Aussi, l'industriel Jacques, chargé d'années et usé par le travail, se faisait il une fête de se tenir tout près de la bouilloire de sa grande fabrique; il en tournait et retournait les clefs avec un orgueil royal. Le contentement, la satisfaction intérieure, se lisait sur les traits mâles de sa franche figure d'ouvrier. Il était grand dans ce modeste rôle, grand comme le général au milieu de la bataille, comme le pilote dans la tempête, comme un héros dans un jour d'ovation. Il commandait et il était obéi; le mouvement suivait le caprice de sa volonté. Un geste! et toutes ces machines se mettaient allègrement en marche; il tirait un robinet, elles rentraient dans le silence.

Et tout cela exhalait un parfum de poésie qui enivrait de bonheur l'existence du vieil industriel.

Jacques était né pour faire de l'argent et pour en faire gagner aux autres.

EDMOND LAREAU.

TABLETTES LOCALES

Proclamation contenue dans la *Gazette Officielle* de Québec du 28 ult. :

La cour de magistrat pour le comté de Joliette sera tenue, chaque année, du premier au quatrième jour de chacun des mois de février, avril, juin, août, octobre et décembre, ces jours inclusivement;

La cour de magistrat pour le comté de Montcalm, sera tenue chaque année, du sixième au huitième jour de chacun des dits mois de février, avril, juin, août, octobre et décembre, ces jours inclusivement;

La cour de magistrat pour le comté de Berthier, sera tenue chaque année du dixième au douzième jour de chacun des dits mois de février, avril, juin, août, octobre et décembre, ces jours inclusivement;

La cour de magistrat pour le comté de l'Assomption, dans la paroisse de Notre-Dame de l'Assomption, sera tenue chaque année, du quatorzième au seizième jour de chacun des dits mois de février, avril, juin, août, octobre et décembre, ces jours inclusivement.

Il va s'opérer dans quelques semaines un changement radical dans le système judiciaire de l'Angleterre. En vertu d'un acte passé en 1873 et qui doit entrer en force au mois de septembre prochain, les huit cours qui composent actuellement le système judiciaire anglais vont être fusionnées en deux cours nouvelles. Sous le régime actuel les huit cours sont: le Comité Judiciaire du Conseil Privé, la haute Cour de Chancellerie avec ses différents subdivisions, la Cour du Banc de la Reine, la Cour des Plaideurs Communs, la Cour de l'Échiquier, la Cour de vérification de divorce et des causes matrimoniales, les Cours Ecclésiastiques et la Cour d'Amirauté. Toutes ces cours sont supprimées par le nouveau Bill de judicature et transformées en une seule Cour comprenant deux grandes divisions, savoir: la Haute Cour de Justice de Sa Majesté (Her Majesty High Court of Justice) et la Cour d'Appel (Her Majesty Court of Appeals). La Haute Cour de Justice sera composée du Lord Chancelier, du Lord Juge-en-Chef, du Maître des Rôles, du Premier Baron de l'Échiquier, des vice-chanceliers, des juges Puisnés de la Cour

du Banc de la Reine et des Plaideurs Communs, du Juge de la Cour d'Équité et de Divorce et des Barons de la Cour d'Échiquier. Tous ces juges conservent leurs anciens titres, tout en faisant partie des nouvelles Cours. Ils seront au nombre de vingt-et-un, et seront tous égaux, ayant tous la même juridiction et les mêmes pouvoirs. Leurs successeurs seront désignés sous le nom de "Juges de la Haute Cour de Justice de Sa Majesté."

Montréal, en fait de navigation, ne veut pas rester en arrière de Québec. Dernièrement nous annonçons la formation à Québec d'une compagnie ayant pour but de faciliter et d'activer la construction des navires. Aujourd'hui nous voyons dans la *Gazette de Québec* l'annonce de la naissance d'une nouvelle compagnie.

Le nom collectif qu'il est proposé de donner à la compagnie est: "La Compagnie de Navigation d'Hochelega."

L'objet pour lequel son incorporation est demandée est le touage des vaisseaux dans le port de Montréal et ses environs et le fleuve St. Laurent jus qu'à Sorel.

La principale place d'affaires de la dite compagnie sera la cité de Montréal, et partout ailleurs où les actionnaires le jugeront convenable, dans la province de Québec.

Le montant du fonds social de la dite compagnie sera de vingt-quatre mille piastres courant, divisé en quatre cent quatre-vingts actions, de cinquante piastres chacune, avec le privilège d'augmenter ce capital à cinquante mille piastres.

Les noms, résidences et professions des requérants sont: Amable Jodoin, fils, écrivain, bourgeois; Edmond Dallaire, navigateur; Pierre Amable Jodoin, fils du dit A. Jodoin, écrivain, gentilhomme; Adolphe Dubord, navigateur; Louis Chapleau, navigateur, tous de la cité de Montréal; Patrice Grégoire, commerçant de Coaticook; Louis Trudeau, navigateur; Joseph Richard, hôtelier; Pierre Ste. Marie, commerçant, et François Lefebvre, ingénieur, tous quatre de la ville de Longueuil, tous résidents en la province de Québec et sujets de Sa Majesté de naissance.

Les premiers directeurs de la compagnie seront les dits MM. Am. Jodoin, Ed. Dallaire, P. A. Jodoin, Ad. Dubord et Jos. Richard.

Un correspondant de Londres écrit ce qui suit au sujet de Terre-Neuve:

"On avait annoncé dernièrement que les récentes difficultés survenues dans les pêcheries de Terre-Neuve allaient être applanies par une commission anglo-française, composée d'officiers de marine des deux nations; mais je viens d'apprendre qu'il allait surgir de nouvelles complications. On sait qu'en Angleterre il se forme, en dehors du gouvernement, des sociétés qui se donnent, de l'autorité privée, une mission particulière, qu'elles poursuivent dès lors avec une ténacité toute britannique. Dans ce nombre, on compte l'Institut Colonial (*Colonial Institute*) qui a pris pour tâche de protéger, bon gré, mal gré, les intérêts coloniaux suivant ses propres idées.

"Tel est précisément le cas qui se présente aujourd'hui. L'Institut colonial a pris en main la cause des colons de Terre-Neuve, a réuni des plaintes plus ou moins fondées et en a composé un long mémoire, dont son secrétaire achève en ce moment la rédaction, pour le présenter au ministère, puis au Parlement, et, en désespoir de cause, créer une agitation dans le pays. C'est la seule manière de procéder de toutes ces ligués, contre les sociétés ou tout autre dénomination qu'elles veulent adopter.

"Or, voici à peu près la substance du rapport qui verra probablement le jour la semaine prochaine. Les Français, en vertu du traité d'Utrecht (1713), obtinrent le droit de pêcher sur la côte ouest de Terre-Neuve et d'y établir les constructions provisoires indispensables pour cette pêche. Les articles furent modifiés plus tard par les traités de Paris (1763) et de Versailles (1783), qui donnèrent aux Français des droits égaux à ceux des anglais pendant toute la durée de la pêche, c'est-à-dire cinq mois par an. Jusqu'ici, les faits sont faciles à vérifier par les documents diplomatiques. Mais, à partir de là, le rapport entre dans le domaine des hypothèses. Ainsi, le gouvernement aurait laissé les Français empiéter peu à peu sur les privilèges des colons.

"Ces derniers auraient été obligés de détruire des bâtiments élevés par eux sur la côte dans un but industriel; ils auraient été empêchés de cultiver les terres, et les Français leur auraient même interdit la sortie, par eau, des produits d'une mine qui n'a pas d'autre débouché. Enfin, comme il ne se trouve pas de magistrats anglais sur la côte, les croiseurs français se seraient arrogés le droit de rendre eux-mêmes la justice au préjudice des colons. Par suite, le rapport accuse hautement le ministère des colonies d'avoir abandonné les colons, et il soutient que la nomination d'une commission mixte est une insulte et pour les colons et pour le gouvernement britannique lui-même, attendu qu'il n'y a rien à négocier, tous les droits étant du côté de l'Angleterre.

"Je crois fort que si les plaintes des colons terre-neuviens étaient dirigées contre le cousin Jonathan, l'Institut colonial ne se montrerait pas aussi susceptible et vérifierait avec plus de soin des accusations et des témoignages qu'il a accueillis avec un peu trop de légèreté.

UN ANNIVERSAIRE

Touchante cérémonie célébrée l'autre jour à Versailles par le 9^e cuirassiers pour le 6 août, anniversaire de la bataille de Reischoffen. Le fond du manège était tout tendu de noir, et sur les murs se détachaient de grandes inscriptions portant les noms de Reischoffen, Coulmiers, Tournay et Arthenay. Un autel avait été dressé, couvert de fleurs, étincelant de lumière, et tout autour s'élevaient des trophées formés de casque, de cuirasses et de sabres — trophées glorieux, car plus d'une cuirasse était percée de balles ou éventrée par la mitraille; une, entre autres, bossuée, torquée, portait à l'endroit du cœur une ouverture de la longueur d'un boulet. Devant l'autel, un grand catafalque était recouvert de tuniques d'officiers et de soldats, le tout pêle-mêle, le galon de laine du brigadier à côté du gallon d'argent du lieutenant, et l'épaulette du soldat étalant ses tresses rouges sur l'épaulette à gros grains du colonel, — l'égalité devant la mort. Un escadron en grande tenue de service formait la haie et rendait les honneurs.

A huit heures et demie, l'aumônier montait à l'autel. La messe était servie par deux enfants de troupe, l'orgue était tenu par un sous-officier auquel s'était adjoint un de ses camarades, violoniste d'un talent réel, et de temps à autre la fanfare du régiment mêlait ses sons cuivrés à cette musique sacrée. A droite et à gauche de l'autel, deux vieux cuirassiers, blanchis sous le harnais, médaillés, chevromnés, se tenaient sabre à la main, raides, impassibles, semblables à deux gigantesques chevaliers du moyen âge.

Après l'office, écouté par tout le régiment avec un recueillement profond, l'aumônier a pris la parole, et, dans un discours élevé, a rappelé aux soldats les sentiments d'honneur et du devoir. Une pensée surtout m'a frappé; elle est vraiment belle:

"Quand une balle, a-t-il dit, perçant la cuirasse, vient frapper le cœur d'un soldat, elle fait monter au ciel l'âme d'un chrétien." Et tandis qu'il parlait, chacun, reportant ses souvenirs vers le passé, pensait à cette journée terrible, à cette sanglante épopée, où les cuirassiers avaient donné désespérément, furieusement, brandissant leurs grandes lattes, et dégingolant dans la fumée avec le suprême espoir d'avoir sauvé la France. On pensait au brave lieutenant colonel Archambault de Beaune, aux officiers Noël, Mateille, et à tant d'autres braves camarades auxquels on avait serré la main et qui gisaient le soir pâles et froids dans la plaine.

A la fin de la cérémonie, le colonel s'est levé, et, d'une voix vibrante qui a résonné sous les grandes voûtes du manège, il a pris la parole. Je transcris textuellement ce magnifique morceau d'éloquence militaire; c'est senti et c'est admirable comme tout ce qui vient du cœur:

"Je remercie monsieur l'aumônier des bonnes paroles qu'il vient de prononcer en l'honneur de ceux que nous pleurons aujourd'hui.

"Officiers, sous-officiers, brigadiers et cuirassiers, conservez toujours dans vos cœurs ces nobles sentiments, cet amour de la discipline, qui a fait la force et la gloire de ce beau régiment auquel vous avez l'honneur d'appartenir. Ayez toujours cette fraternité et cet amour de la patrie qui fait marcher haut et ferme dans le sentier du devoir, même lorsqu'il conduit à la mort. Quant à moi, dans quelques mois, dans quelques jours peut-être, je vais me séparer de vous, qui avez combattu à mes côtés, et quitter la carrière des armes. Eh! bien, avant de partir, laissez-moi vous donner un conseil: restez disciplinés, res-

tez unis et forts, travaillez, et, qui sait? peut-être qu'un jour l'Alsace et la Lorraine, qui gémissent aujourd'hui sous le joug de l'étranger, seront réunies, grâce à vous, à la mère-patrie."

Le vieux colonel était transfiguré. Sa tête énergique, rendue populaire par les tableaux de Detaille, se redressait de toute sa hauteur, et, en parlant de nos provinces perdues, une larme, une vraie larme, roulait sur sa moustache blanche, tandis que sa main droite serait convulsivement son prie-Dieu. Ce fut comme une apparition. Dans l'esprit des cuirassiers du 9^e, le vieux colonel restera légendaire, et beaucoup d'entre eux avaient les larmes aux yeux en sortant du manège.

Allons, messieurs les utopistes venez donc encore nous dire que la patrie n'est qu'un mot, une abstraction, et prêcher le désarmement général, au nom de la fraternité des peuples! X.

PERSONNEL

M. Frank Thompson qui, pendant plusieurs années, a été employé à la douane de Québec, s'est noyé accidentellement le 29 ult., dans la rivière Jacques-Cartier.

Le Dr. Tassé, directeur de la prison de Riforme de St. Vincent de Paul, vient d'être admis à la retraite.

Le Rév. F. X. Bellay est nommé directeur du nouveau collège de Chicoutimi, et le Rév. M. Langis succède au Rév. M. A. Papineau, professeur de philosophie au séminaire de Québec.

Une requisição signée par un nombre considérable d'électeurs du quartier Est, a été présentée à M. Z. Chapleau, le priant de se porter candidat au Conseil de Ville, en remplacement de M. Jodoin, qui a résigné sa charge. Nous apprenons que M. Chapleau a accepté.

On lit dans le *Métis*: "Nous sommes heureux d'avoir à annoncer l'arrivée parmi nous du R. P. Dandurand de la Congrégation des Oblats. Le Rév. Père arrive de Paris où il a reçu son obédience pour les missions d'ici. On sait que le R. P. Dandurand fut nommé administrateur du Diocèse d'Ottawa après la mort du regretté Mgr. Guigues, dont il avait été pendant longtemps le Grand Vicaire. Les travaux et le dévouement si connus du Rév. Père lui ont fait une réputation bien méritée. On nous dit que c'est Ste. Marie de Winnipeg qui doit devenir le théâtre de son zèle et bénéficier de sa grande expérience des affaires."

M. R. H. Wurtele a été ajouté à la liste des syndics nommés par le gouvernement.

M. Ernest Gagnon a résigné sa charge comme professeur de musique à l'École Normale et M. Gustave Gagnon le remplace.

L'hon. M. McKenzie nous est revenu. Il est parti immédiatement après son arrivé à Québec, par le train-éclair pour Ottawa.

Le Rév. P. Baudry, directeur du collège Joliette, a dû s'embarquer samedi, 23 du mois dernier, sur un paquebot français pour retourner en Amérique et se rendre, sans retard, au Canada.

Le Rév. M. Laporte, professeur au Collège de Joliette, prêche actuellement le Jubilé avec beaucoup de succès aux populations franco-canadiennes si nombreuses de l'Etat de l'Illinois.

LA BANQUE JACQUES CARTIER

Au sujet de la banque Jacques Cartier, voici les chiffres présentés par le comité, et donnant la situation de la banque telle qu'arrétée au 24 juillet dernier:

Compte des profits et pertes, 10 Août 1875.
24 juillet 1875.

PROFITS:
Par balance \$ 27,806 71
Balance 794,749 46
\$822,556 17

PERTES :	
Billets en souffrance.....	\$191,866 80
Comptes ouverts.....	42,193 46
Comptes surtirés.....	260,578 66
Billets à échoir.....	150,000 00
Billets en poursuite.....	36,353 68
Dettes en partie assurées par nantissement.....	87,464 25
Banqueroutes.....	54,119 22
	\$822,556 17

Balance au débit des profits et pertes..... \$794,749 46

A ce montant, il faudra ajouter une somme suffisante pour ce qu'il y aura de douteux dans les items suivants, entrés au pair dans le bilan :

D. MacDonald et Cie.....	\$402,033 10
D. MacDonald.....	183,995 93
	\$586,029 03

Le comité n'a pas examiné en détail les billets recevables à échoir, mais seulement les noms de quelques-uns de ceux qui ont eu des billets escomptés. Il a déduit du total \$150,000, et il pense que c'est là une marge suffisante.

Cet état admet une perte de \$794,749.46 si on considère comme bonnes les deux dettes de \$402,033.10 et de \$183,995.93 dues par D. MacDonald et Cie., et par D. MacDonald seul, formant un total de \$586,029.03.

En ce qui concerne les moyens de protéger les intérêts futurs de la banque, le comité a soumis trois moyens :

10. Une liquidation.
20. Une fusion avec une ou plusieurs banques.
30. La continuation des affaires de la banque Jacques-Cartier.

Un sous-comité qui a siégé mercredi, a dit-on, réussi à faire adopter les résolutions suivantes :

10. D'accepter un million de capital préférentiel et que ce stock préférentiel soit offert d'ici au premier octobre prochain, exclusivement, aux anciens actionnaires.
20. De remplacer M. Trudeau par M. J. L. Beaudry, comme président de la banque.
30. De continuer les pouvoirs du comité nommé le 10 août jusqu'au 13 septembre courant.
40. D'accepter l'offre de \$250,000 d'actions payées dans le capital de la banque, offre faite par les directeurs.

M. Cotté, malade à son domicile, lorsque le grand connétable, M. Bissonnette, s'est rendu chez l'inculpé, en vertu d'un mandat d'arrêt pris au nom des directeurs de la banque Jacques Cartier, pour faux états de compte faits aux actionnaires, a comparu jeudi, 2 septembre devant le magistrat de police. M. Cotté a été laissé en liberté moyennant une caution personnelle de \$4000 et deux autres cautions de \$2000 chacune, fournies l'une par M. Ephrem Hudon et l'autre par M. Jones.

Les avocats de la banque sont MM. Kerr et Loranger; ceux de M. Cotté, MM. Charpleu et Carter.

RECETTES.—ÉCONOMIE DOMESTIQUE

Lait de poule.—On donne vulgairement le nom de lait de poule à la préparation suivante : On prend un jaune d'œuf, on délaie avec un verre d'eau bouillante versée goutte à goutte; on remue vivement afin que le jaune d'œuf ne cuise pas, et on ajoute quantité suffisante de sucre et d'eau de fleurs d'orange. On se sert du lait de poule dans les inflammations de la gorge, les rhumes légers. Le lait de poule convient aux convalescents, car il constitue un aliment léger et réparateur.

Moyen de blanchir la laine.—On prend, pour une livre de laine filée, deux livres de craie pulvérisée et mêlée avec de l'eau de rivière, en consistance de bouillie; on y pétrit la laine, pour l'en faire imprégner, et on la laisse sécher pendant vingt-quatre heures. Ensuite, on la frotte bien et on la lave avec de l'eau pour en faire sortir toute la craie. La laine paraîtra très-blanche et nette si on l'a lavée à l'eau froide, car l'eau chaude lui est contraire et ne blanchit pas si bien.

Moyen d'empêcher le lait de tourner et même de ramener à son état primitif lorsqu'il est tourné.—Ce moyen, qui est bien simple, peut être utile en tout temps; mais il pest surtout pendant les journées chaudes et orageuses de l'été. Il n'est guère de ménagères qui, à cette époque, n'aient perdu du lait en le faisant bouillir. Pour éviter cet accident, il suffit d'ajouter au

lait 2 grammes ou 2 grammes et demi de bicarbonate de soude. Cette substance a la propriété non-seulement de l'empêcher de tourner, mais encore de le rétablir dans son premier état.

Procédé pour conserver le lait frais pendant plusieurs années.—Après avoir bien rincé une bouteille, on l'empli de bon lait; on la bouche avec un bouchon de liège neuf et bien sain. Ce bouchon enfoncé à force, doit en outre être maintenu avec une ficelle qui l'attache au col de la bouteille. Cela fait on met la bouteille dans un vase rempli d'eau bouillante, et l'on continue à faire bouillir cette eau pendant vingt minutes. La bouteille doit être ensuite déposée à la cave. Un an et même deux ans après, le lait qu'elle contient est aussi pur et d'aussi bon goût que lorsqu'on l'a mis en bouteille.

Jus d'herbes.—On appelle jus d'herbes le suc de certaines plantes fraîches. Il y a des jus d'herbes de toutes qualités: les uns sont excitants, les autres sont adoucissants; d'autres enfin sont purgatifs. On les prépare principalement avec la laitue, la chicorée sauvage, le cresson de fontaine, le cerfeuil. Pour la préparation des jus d'herbes, on prend une grosse laitue, une poignée de chicorée sauvage, une botte de cresson, quelques poignées de cerfeuil. On jette le tout dans un mortier; on pile de façon à réduire toutes ces plantes en une espèce de pulpe. De cette pulpe sort une quantité notable de liquide, on verse le tout dans un linge, on tord ce linge et au moyen de cette torsion, on fait sortir à travers du linge, un jus trouble, coloré ou vert. Le liquide ainsi passé peut être bu tel quel; mais s'il doit être servi à une personne délicate, à un enfant de goût difficile on peut le clarifier en le versant dans un filtre de papier brouillard.

On prend les jus d'herbes le matin à jeun; la dose est d'un demi-verre à un verre. Il est bon d'en continuer l'usage pendant au moins quinze jours de suite.

NOS GRAVURES

Le Congrès International de Géographie de Paris. La Salle du Congrès aux Tuileries.

C'est avec une solennité digne de ce grand événement qu'a été inauguré dimanche dernier le Congrès International des sciences géographiques.

Une heure avant l'ouverture de la séance, la vaste salle des Etats, richement ornée de tentures vertes et or, décorée des drapeaux de toutes les puissances représentées au Congrès, se remplissait de l'élite du public parisien. Les tribunes furent bientôt garnies comme un jour de première.

A trois heures cinq, le maréchal de MacMahon, toujours la ponctualité même, vint prendre place dans la tribune réservée au chef de l'Etat. MM. Duffet et le duc de Broglie l'accompagnaient. Quelques instants après venait s'asseoir près de lui S. A. I. la grande-duchesse Constantin: on sait que le grand-duc Constantin est président de la Société impériale de géographie russe, et la grande-duchesse Marie avait tenu à représenter en cette circonstance son auguste époux.

A trois heures et demie, la séance a été déclarée ouverte; en ce moment, le bureau était occupé par la commission du Congrès d'Anvers, sous la présidence de M. d'Hane Steenhuyse. M. l'amiral La Roncière Le Noury et les futurs vice-présidents du Congrès de Paris étaient assis au bas de l'estrade.

M. d'Hane-Steenhuysse a ensuite rendu hommage à quelques hommes illustres, notamment à notre compatriote M. de Lesseps; à l'unanimité, le Congrès d'Anvers avait proposé de donner à l'isthme de Suez le nom de « Bosphore de Lesseps; » mais dans sa modestie, M. de Lesseps s'est dérobé à cet honneur; lorsque l'orateur a prononcé le nom de notre malheureux compatriote Francis Garnier, un tonnerre d'applaudissement a retenti comme dernier souvenir à la mémoire de ce martyr de la science.

Le Président de la Société Géographique d'Anvers déviant la présidence à l'Amiral de la Roncière Le Noury.

Enfin, M. d'Hane-Steenhuysse a annoncé qu'il allait remettre le fauteuil ne la prési-

dence à M. l'amiral Larocière Le Noury, et que le bureau du Congrès d'Anvers allait faire place au bureau du Congrès de Paris. Au moment où l'illustre président de la Société de géographie française s'est avancé sur l'estrade, M. d'Hane-Steenhuysse a déposé entre ses mains une médaille offerte par les membres de l'ancien Congrès d'Anvers, en commémoration de ce grand événement.

Dans un langage plein d'élévation et de noblesse, il a exprimé l'immense satisfaction qu'il éprouvait en voyant de nouveau l'Europe intellectuelle prendre le chemin de notre capitale, la ville hospitalière par excellence; puis il a démontré l'importance de la géographie et le rôle qu'elle est appelée à jouer dans toutes les situations.

Il s'est applaudi de voir réunis dans cette enceinte l'élite des hommes savants de toutes les nations de l'univers qui mettent de côté tous les préjugés de la politique et se réunissent pour mettre en commun leurs lumières et travailler ensemble aux progrès de la science. M. l'amiral La Roncière a terminé en exprimant la conviction que ce Congrès international de géographie serait un pas important vers la grande œuvre de pacification que nous appelons de tous nos vœux. Après M. le président de la Société de géographie française, ont pris la parole tous les présidents des principales Sociétés de géographie de l'Europe; chacun a, dans sa langue natale, prononcé quelques paroles émues et chaleureuses. M. de Richhoffen, le grand explorateur de l'Asie centrale, pour la Société de Berlin, le colonel Rawbion pour celle de Londres, M. de Beaumont pour celle de Genève, qu'il a appelée la fille dévouée de la Société de géographie de Paris, etc., etc.

Le dernier qui s'est levé est un homme jeune encore, avec de longs cheveux, des traits accentués et un teint brûlé par le soleil; il s'exprime difficilement en notre langue et semble affaibli et malade: c'est le docteur Scheveinfurth, le voyageur africain, l'un des membres de cette trinité illustre qui a nom Nachtigal, Rohlf, Scheveinfurth, sans lesquels une partie considérable de l'Afrique serait encore inconnue de nous.

Après lui, M. le baron Reille a parlé au nom du commissariat général.

Grande doit être notre reconnaissance à M. le baron Reille, commissaire général du Congrès, à M. le capitaine de Torcy, commissaire général adjoint, et à tous leurs auxiliaires du commissariat. C'est sans contredit à leur intelligence et à leur zèle infatigable que l'on doit le succès du Congrès international des sciences géographiques, et certes ce succès a été complet et universellement applaudi. M. ILL.

La Chasse—Septembre

Sous le nom de *Calendrier du Chasseur*, un peintre français, M. Leclair, qui est aussi un poète chantant la nature à sa façon, a eu l'ingénieuse idée de crayonner, mois par mois, la symbolique de l'art de St. Hubert, le patron des chasseurs comme on sait.

Notre gravure représente Septembre, époque bénie et vivement attendue par les disciples du saint, car c'est celle de l'ouverture de la chasse.

Idée originale, l'homme est absent du tableau; mais aux victimes à poil et à plumes jonchant le sol, l'on reconnaît ses coups.

Dans une petite clairière de la forêt, paraît à demi le tronc crevassé d'un chêne, dont l'écorce est historiée des initiales qu'un couple amoureux y grava sans doute le jour d'un serment mémorable.

Tout près, sur la gauche, un ruisseau aux bords couverts de joncs et de roseaux. Sur l'herbe, au pied du chêne, une assiette pleine de fruits, dont plusieurs entamés,

une tasse renversée à côté d'un couteau et d'une fourchette, les restes enfin d'un repas de halte, d'un déjeuner frugal.

La partie principale de l'œuvre consiste dans le spectacle des effets de l'horrible carnage perpétré parmi les hôtes des bois.

Sur les longues plumes étalées de la queue d'un aristocratique faisan doré, reposent des cailles grasouillettes, un lièvre superbe, quelques perdrix et un coq de bruyère: c'est à faire rêver un chasseur, et à mettre l'eau à la bouche d'un gourmet.

Un élégant fusil Lepage, arme de précision, couché sur l'herbe, semble se reposer en attendant son maître.

Emergeant d'un taillis, un chien superbe, le nez au vent, l'oreille tendue, la queue droite, la patte dressée, dans la pose si énergique de l'arrêt, tient, sous l'éclat magnétique de ses prunelles fauves, immobile et frémissant, l'oiseau qui vient de s'abattre sur le buisson voisin.

Il faut être chasseur pour imaginer une composition aussi saisissante dans sa simplicité. Nemrod, s'il eût été peintre, n'aurait pas mieux réussi.

Les Petites Maraudeuses

Péché avoué est à moitié pardonné, assure un vieux dicton.

Mais, d'honneur, n'eût-ce point été un crime contre lèse-art si l'ascendant de la vertu et le respect de la propriété d'autrui, nous avaient privés d'une œuvre comme celle-ci?

Et cependant, c'est presque pervertir la morale que de donner au vice tant d'attraits, de faire naître tant de sympathie pour des coupables!

Rien de frais et de poétique comme ce petit coin de paysage!

Depuis le théâtre où se commet la faute jusqu'aux plus simples accessoires, tout ce décor exhale un charme pénétrant, une grâce exquise; il voltige autour de nos bambines un tel air de jeunesse et d'insouciance gaieté, que l'on a plutôt envie d'applaudir au larcin que de reprimander les maraudeuses. Involontairement l'on devient leur complice.

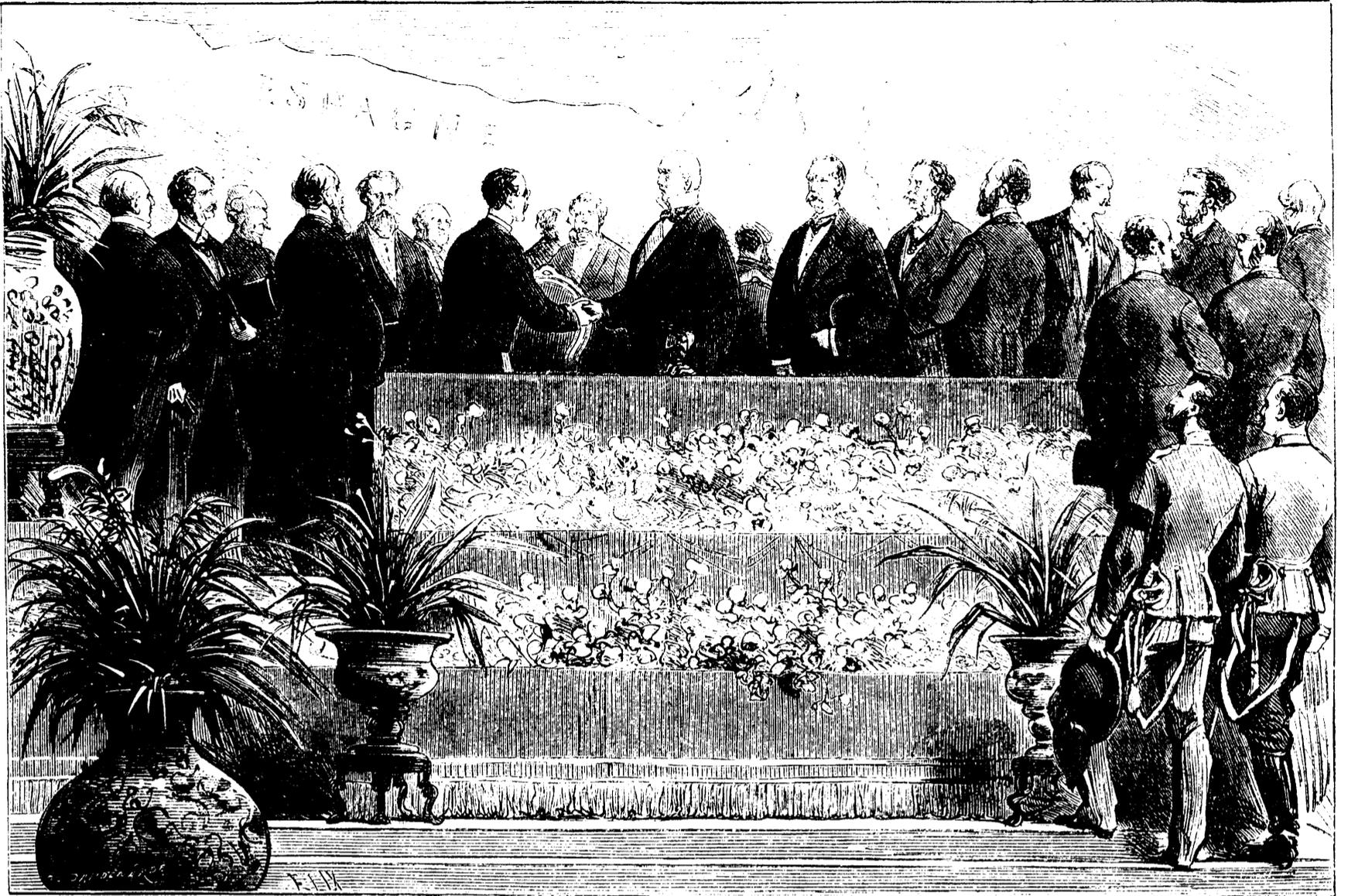
De ce mur aux reflets lumineux qui encloît le verger; de ces massifs obscurs, tant l'ombre y pénètre épaisse et profonde; de ces ronces aux feuilles souillées par la poussière du chemin; de ce panier où reposent pêle-mêle les pommes rosées et les poires jaunes ou vert d'or, il se dégage un vrai parfum de saison automnale. L'abondance des grappes et des fruits aux nuances et aux formes variées, la verdure pâlissante des bois, des prés et des jardins, la tiédeur de la température, l'éclat voilé du soleil, au milieu de cette nature toujours puissante mais plus calme, plus sereine, marquant visiblement à cette époque de l'année comme la transition qui caractérise le passage de la jeune fille aux graves devoirs de la maternité, tout cela se sent, se reconnaît, sans être indiqué ici plus que là.

Quant aux deux sœurs maraudeuses, le corsage à bretelles, le mouchoir gracieusement noué autour de la tête de l'ainée, indiquent deux types du midi de la France.

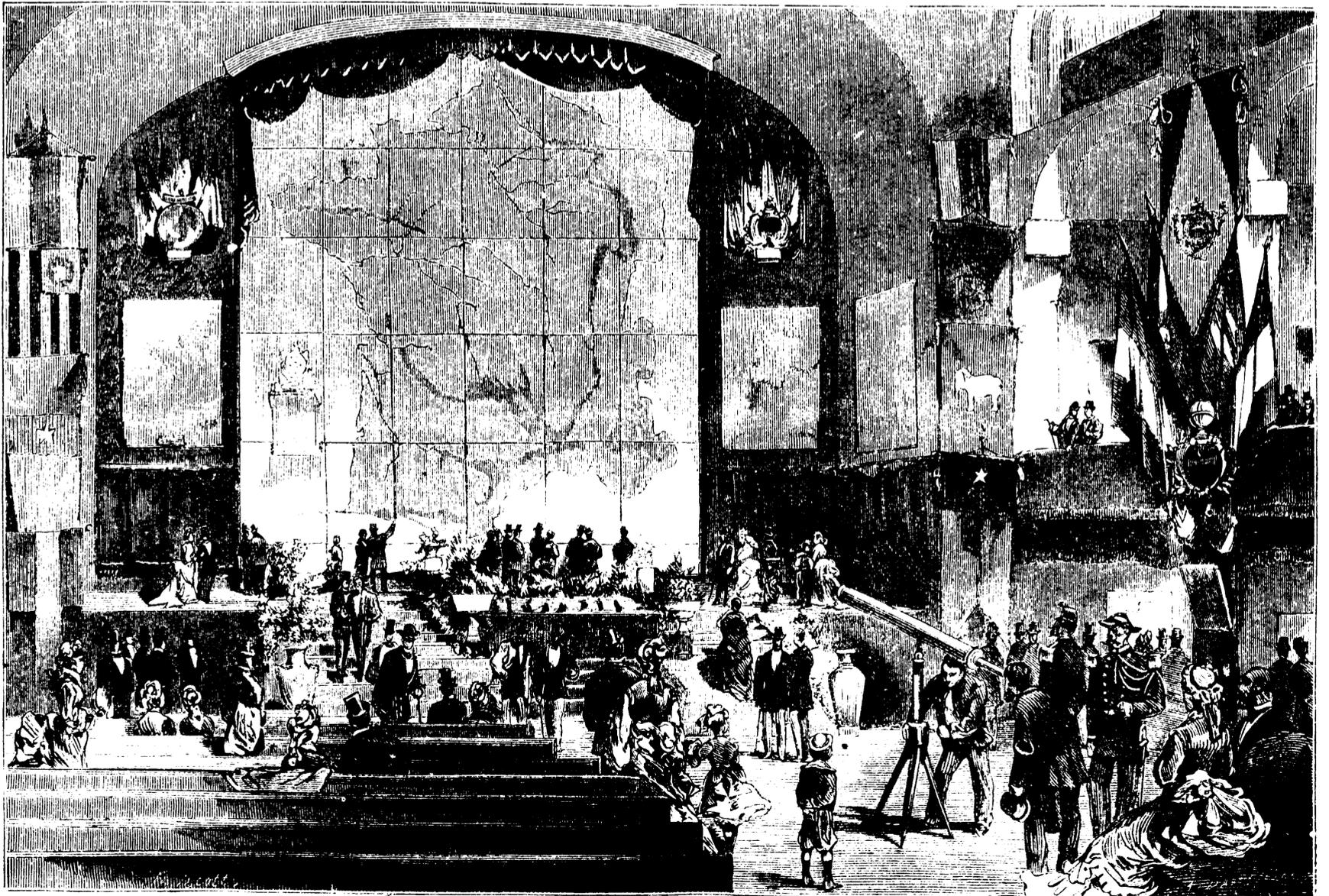
Mais à la pureté des traits du visage, à l'élégance de leurs formes, à la coquetterie de leur pauvre ajustement, à ces pieds nus et mignons, on dirait deux anges déguisés allant voler les fruits du Paradis terrestre.

Tout est fraîcheur, grâce et mignardise dans ce tableau.

Et l'artiste, par un contraste habile, a su tirer de la plantureuse maturité de septembre, les chauds rayons qui colorent de beautés vives et naturelles cet hymne dédié à la jeunesse et aux derniers beaux jours.



LE PRESIDENT DE LA SOCIETE GEOGRAPHIQUE D'ANVERS CEDANT LA PRESIDENCE A L'AMIRAL DE LA RONCIERE LE NOURY



LE CONGRES INTERNATIONAL DE GEOGRAPHIE DE PARIS.—LA SALLE DU CONGRES AUX TUILERIES



L. LOUINON DELINTEUR. 9 SEPTEMBRE 1875

LES PETITES MARAUDEUSES



L'OUVERTURE DE LA CHASSE.—SEPTEMBRE

PAYSAGE DES PYRÉNÉES

Certes, il y a des paysages plus grandioses; les cataclysmes de la nature se sont cristallisés ailleurs dans des formes plus monumentales et sous un plus terrifiant aspect. Je ne connais, en revanche, rien de plus gracieusement beau que cette vallée du Gave, que cet amphithéâtre des Pyrénées, vu de Pau.

Depuis une semaine, échappé aux brusques transitions du printemps parisien, je ne me lasse pas de contempler ce merveilleux décor, accoudé sur la balustrade d'un boulevard: — il s'appelle boulevard du midi et un plein été y règne déjà. J'ai dit décor et je m'explique. Dussiez-vous me prendre pour un esprit de la trempe d'un brave bourgeois qui s'écrie devant les pages les plus sublimes de la nature: « C'est beau comme un décor d'opéra-comique! » — Je crois ici la comparaison juste. Le peintre décorateur, en *arrangeant* la nature, l'amointrit; en cherchant les effets, il supprime l'effet de l'ensemble; il met de la symétrie jusque dans l'immensité des cieux et des eaux. Eh! bien, ici, il y a tant de grâce exquise et de coquetterie mignarde, il y a une si parfaite gamme chromatique de tons commençant par la vallée riante et finissant par la note accentuée des pics neigeux; c'est si savamment gradué, si habilement scandé; tous les motifs hétérogènes du paysage se font tellement valoir les uns les autres, avant de se fondre dans un tableau achevé, qu'on cherche au premier abord l'impressario, le metteur en scène de la grande féerie. Il faut un moment de réflexion pour se rendre compte que c'est la nature seule qui a ébauché le carton, groupé les masses, mêlé les couleurs sur la palette, que c'est elle qui a peint, qui a verni, qui a encadré, que c'est elle encore qui a si admirablement éclairé l'œuvre entière par ce soleil éclatant.

Il y a deux moments surtout d'une beauté sans égale.

L'un, le matin. L'impénétrable rideau de brouillard couvre tout le fond du tableau. On ne voit que la vallée étendue à nos pieds, molle encore et somnolente. Le Gave murmure sur les cailloux sa chanson matinale; on aperçoit par ci et par là ses méandres sinueux, à travers les bouquets d'arbres, à la verdure épaisse, gonflée et assombrie par l'humidité. Même profondeur de tons sur les coteaux à la ligne capricieuse, aux doux ondoiements. Les gentils castels, et les villas mignonnes qui les couronnent, s'estompent dans cette teinte grisâtre du matin et acquièrent de grandes proportions. Peu à peu, cependant, le rayon chaud du soleil perce la nue, le brouillard s'éclaircit. La vallée sourit de gaieté printanière; les parterres fleuris qui ornent les coteaux doucement inclinés font ruisseler jusqu'en bas des cascades éblouissantes de fleurs et d'arbustes, et derrière le rideau de gaze argentée, de plus en plus transparent, apparaissent de grands et sombres fantômes. On croirait voir s'avancer et se mouvoir lentement un long cortège de gigantesques pachydermes antédiluviens, aux dos fantastiquement courbés: c'est la chaîne entière des Pyrénées qui se dégage enfin de la brume et qui apparaît aux yeux émerveillés dans toute son immensité. Tordues, hachées, déchirées, elles gisent là, ces masses énormes, silencieuses, imposantes, inviolables, telles qu'elles ont jailli, il y a des milliers d'années, des entrailles de la terre. Leurs pics aigus mordent l'horizon, le crèvent, s'y enfoncent. La neige adoucit à peine la violence de leurs arêtes, resplendissant en haut, tapissant, ouatant abondamment les crevasses et ne se perdant qu'insensiblement dans les stries des rochers et dans la pâle verdure des pâturages. Quand le soleil, en grand maître

des cérémonies, donne le signal, une vie éblouissante anime ces blancheurs: il y a alors un rayonnement, un scintillement un miroitement, un cliquetis des étincelles diamantées qui se renvoient, qui se reflètent les unes dans les autres. Les yeux sont obscurcis, aveuglés; on se détourne involontairement.

L'autre moment de la journée, plus beau peut-être encore, arrive un peu après que le soleil s'est couché derrière la montagne. La sanglante orgie du rouge, qui avait alors envahi le ciel, est remplacée par les demi-teintes d'une suave douceur. Rien de plus exquis que toute la neige sur les sommets, colorée de ces tons, elle devient rose, elle devient mauve; elle se fond et confond enfin avec les masses granitiques qui la supportent dans un bleu uni, lumineux, qui rappelle à s'y méprendre les monts Sabines, diadème royal de la ville des villes, de Rome. L'atmosphère est d'une telle transparence, d'une telle limpidité que la distance est supprimée, que la ceinture des montagnes semble se rapprocher et serrer de plus près la vallée. Quand le crépuscule, toujours trop rapide ici, vient envelopper ce panorama dans son manteau de crêpe tout attristé, on lui murmure un amical: à demain!

ALPH.

BEAUTÉS PITTORESQUES DE LA NATURE

DES INSECTES

Merveilles des insectes. Leurs habitations, leurs ruses et leurs amours

(Suite et fin)

D'autres araignées, appelées *mygales mineuses*, vivent dans le sein de la terre. Souvent un laboureur, en creusant un coin de son champ, est témoin du spectacle le plus intéressant qu'on puisse imaginer. Il découvre une galerie assez large de près de deux pieds de profondeur, tapissée de haut en bas d'un tissu chaud et soyeux qui paraît destiné à empêcher l'éboulement des murs: tout-à-coup une araignée, tapie au fond de la galerie, s'élanche de sa place, et grimpe jusqu'au sommet de la cellule en se servant de cette soie qui la tapissent comme d'une échelle. C'est là qu'on peut admirer le chef-d'œuvre de cet industrieux animal, c'est-à-dire la porte de son habitation. Elle est formée de plusieurs couches de terre détremées et liées par des fils soigneusement attachés. Sa forme est ronde; elle est à fleur du sol, et doublée intérieurement d'une toile très-forte et très-serrée. Des fils attachent un des côtés de cette porte; ce sont des espèces de pentures sur lesquelles cette porte roule pour s'ouvrir et se fermer. Ce savant architecte a toujours soin de fixer la trappe du côté le plus élevé, afin qu'elle retombe par sa propre pesanteur. L'entrée forme d'ailleurs une feuillure dans laquelle la porte vient battre, et dont la mesure est si juste, que du dehors il est impossible d'en distinguer les joints: ainsi l'extérieur du nid ne diffère nullement du terrain qui l'environne, et les ennemis de cette araignée n'ont aucun moyen de découvrir sa retraite.

Retirée dans son fort, elle vit sans inquiétude; mais, si elle sent le moindre mouvement dans les fils qui sont tendus dans toute la hauteur de son habitation, aussitôt elle accourt à l'entrée: là, le corps renversé, accrochée par les pattes aux parois de l'ouverture et à la toile voisine, elle se cramponne, oppose une résistance surprenante aux efforts qu'on fait pour soulever sa porte; et, lorsqu'enfin elle est obligée de céder, elle se précipite au fond du nid, où elle attend que ses ennemis décident de son sort.

Comment cet insecte vient-il à bout de creuser sa demeure? avec quels outils est-il tour-à-tour tisserand, maçon et géomètre? La nature a placé au-dessus de l'insertion de ses griffes une suite de dents parallèles et avancées: c'est une espèce de râtelier avec lequel le petit mineur aplanit les parois de sa retraite et achève les brillants travaux que vous venez de contempler.

Le P. Dutertre et plusieurs autres voyageurs ont décrit une espèce de mygale très-redoutée aux Antilles et de la Guiane. Ces araignées monstrueuses peuvent occuper un espace circulaire de sept à huit pouces de diamètre. Suivant mademoiselle de Mérian, elle se nourrit de fourmis, et, à leur défaut, attaquent le colibri et l'oiseau mouche. Il arrive quelquefois que les fourmis, pour se soustraire à la voracité de leurs tyrans, rassemblent une armée considérable, se mettent en marche, les enveloppent d'un million de

rangs, leur ferment tout passage, et les attaquent avec audace. La mygale ainsi cernée n'a plus d'espoir que dans sa vaillance; elles se fatiguent à dévorer ses ennemis, qui se multiplient devant elle, l'irritent, la frappent sans relâche, et l'accablent enfin sous leur nombre.

Les araignées exécutent une immense variété de travaux qui suffirait seule pour convaincre de la prévoyance de la nature. Leur industrie est toujours appropriée au climat qu'elles habitent. Il est des régions où il pleut pendant trois mois de l'année; la terre, pénétrée de toutes parts, leur refuse un asile; leurs toiles inondées ne peuvent les mettre à l'abri. Ici il faut développer une nouvelle tactique; il faut acquérir de nouveaux talents; mais qui leur apprendra à calculer la force du vent? qui leur dira que les plans inclinés sont favorables à l'écoulement des eaux? La nature. Voyez cette araignée de la Nouvelle-Irlande, au havre Carteret, qui élève, au centre de son filet, une pyramide de soie dont le tissu est impénétrable: elle devine que le vent du sud-est, qui règne dans la saison des pluies, pourrait renverser ce faible ouvrage; aussitôt, comme un habile géomètre, elle incline le sommet de son cône de façon à donner au vent le moins de prise possible; puis, pour empêcher la pluie d'affaiblir le côté qu'elle frappe, elle a soin de l'entourer d'une multitude de câbles, qu'elle attache aux branches voisines à peu près comme le célèbre Fontana lorsqu'il voulut remettre sur sa base l'immense obélisque du pape Sixte V.

Une autre araignée, moins fileuse, se préserve de l'orage en se formant un toit avec une feuille repliée. Tout est combiné pour donner de la solidité à cette demeure: sa pointe, un peu inclinée, est opposée au vent de sud-est pour moins souffrir de son impulsion, et des câbles la retiennent comme la pyramide de l'insecte précédent.

Que si, dans la même région, il est des araignées qui n'ont point reçu une industrie aussi merveilleuse, la nature ne les a cependant pas oubliées. Elles sont couvertes d'une cuirasse très-dure et aussi luisante que si elle était vernie. La pluie glisse sur cette enveloppe; et pendant le plus grand orage, l'insecte guette sa proie et se promène tranquillement au milieu de ses filets.

Quelle que soit notre admiration à l'aspect de cette variété de ruses et d'instinct, elle augmentera encore lorsque nous nous élèverons à des idées plus générales. Contemplez cet insecte qui vit entouré de la nourriture que la Providence lui prépare. Il rampe lentement autour de sa demeure et de sa proie qui ne peut le fuir, tandis que les insectes destinés à vivre du suc des fleurs, comme l'abeille et le papillon, ont été pourvus d'ailes légères, et passent rapidement de prairie en prairie. Une puissance toute divine a prévu que leur nourriture serait disséminée dans une foule de lieux différents, et elle a dit aux vents de les y transporter. Cette prévoyance singulière se montre d'une manière frappante dans le même insecte à l'époque de sa métamorphose. Tant que la chenille, armée d'une mâchoire effroyable, est destinée à ronger le feuillage, elle rampe sur ses pattes courtes, et nombreuses; mais, aussitôt que son masque tombe et qu'elle paraît sous une forme toute aérienne, sa gueule est transformée en une trompe qui doit pomper le suc des fleurs: soudain elle est revêtue de quatre ailes brillantes, et, se séparant de la feuille qui lui servit de berceau, elle s'élance dans l'air, vole de bocage en bocage, et ne connaît plus que le plaisir.

Dependant les ailes ne lui ont pas été données à ce seul dessein. Le papillon, cette fleur aimée, ce roi des insectes qui ne se nourrit que de nectar, ne respire que des parfums et ne se pose que sur des fleurs, est souvent la cause de la naissance et de la beauté de ces fleurs. Ses voyages dans la prairie ont un but secret et mystérieux; il emporte sur sa trompe la poussière fécondante des végétaux, passe de l'un à l'autre, les unit en butinant comme l'abeille; et, pendant que nous admirons la singularité de ses mœurs, la légèreté de ses formes, la grâce de ses mouvements, il embellit tout ce qui nous environne, porte à nos champs de nouvelles nuances, prépare dans la coupe des fleurs les graines et les fruits de la saison prochaine, et montre qu'il ne faut à la nature qu'un faible insecte pour répandre des bienfaits et pour opérer des prodiges.

Les insectes sont des petits ouvriers dont la Providence guide les travaux; ils conservent, ils animent, ils embellissent ses œuvres: on dirait, en voyant leur ardeur, qu'ils ont été créés pour le service de l'homme. C'est ainsi que les sylphes, les nécrophores, les dermestes, les nitidules s'emparent des cadavres, accélèrent leur fermentation en y versant des liqueurs septiques, les dévorent, et préviennent ainsi la contagion que ces cadavres auraient répandue. D'autres insectes, comme les scarabées, les sphéridies, les escarbots, etc., servent à perfectionner les engrais en les réduisant rapidement en poudre; tandis que les carabes, les cicindèles, les empis et les mantes, placés comme des sentinelles au milieu de nos champs, veillent sur les moissons, et travaillent sans relâche à détruire les chenilles qui menacent les fleurs et les feuillages.

Si l'on étudiait les relations qui existent entre les végétaux et les plus petits insectes, on ne cesserait de passer de surprise en surprise. Rien n'est indifférent dans l'univers; tout a un but; chaque atome tient au tout, et

l'éphémère occupe dans la création un rang aussi distingué que la baleine, le lion ou l'éléphant. Les moyens de conservation que les insectes reçoivent à leur naissance sont une preuve irrécusable de leur utilité dans le plan général: mais c'est surtout le spectacle de leurs amours, leur tendresse maternelle, les soins dont ils environnent leur famille, qui décèlent en même temps une puissance qui crée et qui conserve. Le plaisir et l'amour les animent au sein de la poussière. Il semble alors qu'ils soient embellis par une espèce de pudeur. Il en est un grand nombre dont les femelles rampent isolément sur la terre, tandis que les mâles, pourvus de quatre ou de six ailes, voltigent autour d'elles et viennent réclamer leurs faveurs. Le ver luisant allume son flambeau; un insecte ailé l'aperçoit, traverse rapidement les airs, et vient s'abattre à ses pieds. Plusieurs scarabées et papillons nocturnes offrent les mêmes spectacles. La femelle du gal-insecte est immobile; une mouche parée de deux ailes roses reconnaît cette masse informe et vole à ses côtés. Souvent, au premier rayon de l'aurore, des millions de fourmis ailées se présentent à la porte du palais de leur souveraine. Elles voltigent, bourdonnent, se défient et se déclarent une guerre dont l'amour doit être le prix. Attirée par le bruit de leurs jeux, la reine paraît, se mêle à leurs légers bataillons, les anime, les passe en revue, et s'envole soudain avec l'heureux amant qui sut fixer son choix: voluptueusement balancée dans la vague des airs, elle disparaît dans l'espace, où elle cache son ivresse, ses plaisirs et ses amours. Ainsi, partout le mâle sollicite et cherche l'objet de ses desirs; partout il est revêtu d'une parure plus brillante que sa femelle: comme s'il lui était utile de plaire! comme si celle qu'il cherche ne devait céder qu'à sa beauté! O pudeur, fille du ciel, enchantement du cœur, qu'il est doux de te retrouver jusque dans ces atomes animées! Tu n'est point sans doute le résultat de leurs réflexions; mais tu es l'ouvrage de la nature, qui voulut embellir ses œuvres en les voilant de la vertu.

Leurs amours sont pleins de prodiges. Ici je vois une mouche qui pond un œuf aussi gros qu'elle; là est un puceron qui reste vierge et devient mère; ailleurs est un polype qui se multiplie de bouture comme le saule ou la vigne. Un insecte dépose un œuf sur une feuille: d'après l'analogie, on s'attend à en voir sortir un insecte semblable à celui qui l'a pondu; mais la nature, qui se joue de nos raisonnements, va nous ouvrir une route inconnue. D'un insecte ailé vivant de miel, effleurant les prés et les feuillages, va naître un insecte hileux, rampant et couvert de poils. La nature le condamne à s'ensevelir dans une voile de soie. Enfin, laissant sa peau épaisse, il brise ses liens et s'élance dans les airs. Il a changé un état de vie obscur contre une existence brillante et délicieuse. Tant qu'il rampait, l'amour lui était inconnu: il semble que ce soit pour courir plus vite au plaisir qu'il ait été paré de quatre ailes légères. Déjà il dépose les fruits de sa tendresse sur la verte feuillée. Armé d'une espèce de main, il arrache les poils qui lui servent de vêtement pour en couvrir ses œufs et les préserver des frimas. Mais il ne doit pas goûter le bonheur de la maternité. Ses beaux jours sont passés comme ses peines. Sa famille devient l'héritage de la nature, qui veille sur son berceau et l'environne à sa naissance de nouvelles fleurs et de nouveaux feuillages.

Nous avons jeté un coup-d'œil rapide sur les ruses des insectes, contemplé leurs habitations, étudié leurs lois et leurs gouvernements; mais ce n'est point ici la fin des merveilles. Cette foule d'animaux si industrieux et si petit ne marquent pas les bornes de l'animalité. Des millions d'êtres animés ont été placés dans un point imperceptible: une moisissure, une goutte d'eau, sont des moudes qui ont leurs insectes, leurs poissons, leur végétaux et leurs coquillages microscopiques. C'est l'empire des prodiges et de la féerie. Les uns se balancent légèrement et vont par petites flottes, semblables aux nautilles sur la Méditerranée; d'autres glissent en imitant les ondulations du serpent. Il y en a qui se courbent en arc, se débattent et se lancent vers les objets qu'ils veulent saisir. C'est là que Muller vit un insecte se briser en éclats comme une bombe, et chacun de ses éclats donner naissance à un insecte semblable à lui; c'est là que Divini aperçut, dans l'intérieur d'un grain de sable, un animal dont le dos était hérissé d'écaillés: bientôt il sortit de son petit hermitage, fit un tour de promenade, et il revint ensuite goûter les plaisirs de la solitude.

Si un voyageur nous disait: J'ai découvert sur des plages lointaines un animal qui ressuscite après plusieurs années de mort, et qui ne meurt de nouveau que pour ressusciter sans cesse, un semblable récit trouverait plus d'un incrédule. Mais si ce voyageur ajoutait qu'il peut nous rendre témoins de ce phénomène, s'il daignait enfin l'offrir à nos regards, combien ne serions-nous pas surpris de voir qu'il nous a dit la vérité! Cet animal existe non sur des plages étrangères, mais auprès de nous; c'est un peu de poussière qui nous dérobe une des merveilles les plus surprenantes de la nature.

Le vorticelle rotifère n'est qu'un atome vivant qu'on trouve dans la terre que le vent emporte sur les toits. Aussitôt qu'on humecte d'une goutte d'eau cet atome inanimé, sa vie se

réveille, son organisation se développe, et l'on voit paraître, comme par enchantement, un animal dont la tête est ornée de deux panaches que leur perpétuel mouvement giratoire fait ressembler aux ailes d'un moulin à vent, et qui lui servent à saisir au passage les insectes dont il se nourrit. Dès que la goutte d'eau est réduite en vapeur, l'être merveilleux disparaît pour faire place à l'atome de poussière informe, lequel, au bout de dix et de vingt ans, peut de nouveau recouvrir le mouvement et la vie pour les repêcher et les reprendre encore à la volonté de l'observateur.

Le rotifère a le corps formé d'une multitude d'anneaux rayés longitudinalement. Il devient, à son gré, gros et court, mince et long ; il a même le pouvoir de faire disparaître ses deux petits panaches, ainsi que sa queue qui est armée d'un trident épineux. Ces deux panaches ne sont point un simple ornement, ils servent à former dans l'eau un courant qui entraîne vers la bouche du rotifère les corpuscules dont il fait sa pâture. Il les met en jeu aussitôt qu'il veut attirer sa proie, et c'est par une illusion d'optique que cette machine ressemble à une roue qui tourne sur son essieu. La queue du rotifère lui est encore très-utile : lorsqu'il veut marcher, il accroche le trident qui la termine au plan sur lequel il se trouve, et, allongeant l'autre extrémité de son corps comme un ver qui rampe, il décroche sa queue et la retire ; puis il recommence le même manège avec une agilité surprenante jusqu'à ce qu'il soit parvenu à son but.

L'on a vu des rotifères revenir à la vie jusqu'à quinze fois, en laissant de grandes distances entre l'époque de leur mort et celle de leur résurrection. Ce qu'il y a de singulier, c'est que si ce petit animal est entièrement nu au moment où il se dessèche, il ne ressuscite plus ; mais il renaît constamment lorsqu'on a soin de le couvrir de poussière. Dans l'état de dessèchement, quelques naturalistes assurent qu'il supporte le feu le plus ardent sans périr.

Tel est le spectacle intéressant que nous dévoile le microscope : car toutes ces merveilleuses sont ensevelies dans une goutte d'eau, et il a fallu le génie sublime de l'homme pour les y découvrir.

Il existe une foule d'animalcules qui ont la propriété de ressusciter comme le rotifère ; et ce phénomène, bien loin d'être un caprice de la nature, est peut-être un de ses bienfaits les plus admirables. Les marais et les fossés, sujets à se dessécher pendant les grandes chaleurs de l'été, auraient été déserts sans cette loi pleine de sagesse et de prévoyance ; et, ce qui peut appuyer cette idée, c'est qu'une partie des plantes aquatiques, telles que les fucus et les coiffeuses, jouissent des mêmes propriétés qu'on admire dans le rotifère. Il suffit d'une goutte de rosée pour faire revivre un être mort et arraché depuis plusieurs années. Ainsi, c'est justement à l'heure où il semble que tout ce qui aimait autrefois ces eaux tranquilles a cessé d'être, que la pluie la plus légère a le pouvoir de le repeupler. Elle tombe, et soudain des millions d'animalcules renaissent et se jouent au milieu de ces plantes qui, partageant leur destin, ont tour à tour quitté et repris la vie avec eux.

MARTIN.

LES PÊCHES

Nous sommes en pleine saison des pêches et, cependant, nous n'en avons encore que très-peu vu sur les marchés. Les grands froids de l'hiver dernier ont presque détruit complètement la récolte des fruits dans l'Ouest, et celle des grands jardins du Michigan ; et le peu qui paraît, se vend à des prix très-élevés. Dans l'Est, au contraire, la récolte est d'une abondance sans pareille ; dans la grande région des pêches, le Delaware et le Maryland, la plus grande récolte obtenue jusqu'à cette année était de 2,661,866 paniers, tandis qu'en 1875, on estime à 6,441,000, le nombre de paniers qui pourront être exportés par chemin de fer ; sans compter la consommation locale et les expéditions par navires. Deux causes différentes produisent parfois le même effet : dans le Michigan le manque de récolte désespère les producteurs ; dans l'Est, par suite de l'encombrement de la marchandise, les producteurs ne trouvent pas un marché rémunérateur, et sont moins avantagés que dans une année ordinaire. Il leur a paru un instant qu'ils ne pourraient pas trouver l'écoulement de ces pêches, mais des négociations engagées avec diverses lignes de chemins de fer et de steamboats vont leur permettre de les envoyer au loin, et bientôt nous en aurons. 35 wagons aménagés pour ce transport partiront tous les jours pour l'Ouest, et comme les pêches sont à très-bas prix dans l'Est, et qu'il n'y a qu'à y ajouter le

transport, qui n'est pas très-important, nous pouvons espérer obtenir à bon marché ce fruit qui est probablement le meilleur du monde. Un steamboat chargé de 2,800 boisseaux à claire-voie est également parti pour Liverpool.

Le pêcher, comme tous les arbres à fruits, a son origine. En voici quelques particularités :

La Perse est la patrie originaire du pêcher, lequel n'est, à proprement parler, qu'un amandier, dont le noyau ligneux est contenu dans une pulpe épaisse, charnue et comestible, tandis que le brou de l'amande n'est pas mangeable. Les anciens nommaient le pêcher *malus persica*, la pomme de Perse par excellence. En général, les peuples pour qui la nature a fait beaucoup font, de leur côté, très-peu pour profiter de ces avantages, et si le chah de Perse tient à manger des pêches parfaites, c'est encore sur les espaliers de Montreuil, près Paris, qu'il faudra les cueillir.

La pêche, importée dans le midi de l'Europe dès la plus haute antiquité, n'a été perfectionnée dans sa culture que dans les temps tout à fait modernes. Claude Mallet, jardinier du roi Louis XIII, rapporte que « sous le règne précédent les meilleures pêches, réservées pour la table du roi Henri IV, venaient de Corbeil. » Sous Louis XIV, La Quintinie, le jardinier du roi, améliora singulièrement la culture du pêcher, et il est à croire que les espaliers de Versailles ne le cédaient guère à ceux de Montreuil d'aujourd'hui. A cette époque, la pêche n'était pas plus cultivée dans ce village qu'ailleurs.

Un gentilhomme, M. de Girardot, sorti du service militaire à peu près ruiné, habitait alors Montreuil, où il possédait une maison modeste, de laquelle dépendait un clos d'environ 4 hectares. Ses démarches dans le but d'obtenir une pension l'appelaient à Versailles ; grand amateur de jardinage, il fit connaissance avec La Quintinie, qui, le voyant à bout de ressources, lui dit un jour : « Croyez-moi, renoncez au métier de solliciteur, pour lequel vous n'êtes pas fait, et qui ne vous mène à rien. Le sol et l'exposition de votre clos de Montreuil sont admirablement adaptés pour la culture du pêcher. Elevez de distance en distance des murs, garnissez-les de pêcheurs en espaliers. Dans quelques années vous aurez les meilleures pêches des environs de Paris et vous vivrez dans l'abondance. »

M. de Girardot crut son ami. Peu d'années après, le clos rendait 12,000 livres de rente, somme égale à 30,000 francs de nos jours. Bientôt ses voisins l'imitèrent, et c'est ainsi que la culture du pêcher, gagnant chaque année du terrain, déborda sur les territoires des communes de Charonne, Bagnolet et Fontenay-sous-Bois.

On sait que tous les arbres à fruits à noyau aiment un sol riche et chaud, peu profond, où domine l'élément calcaire ; le sol de ces trois communes réunit ces conditions en même temps que l'exposition qui convient le mieux aux pêcheurs. Par un heureux hasard, des carrières inépuisables exploitées à cet endroit fournissent à bas prix le plâtre pour le crépissage des murs.

La moyenne du produit annuel du plateau de Montreuil dépasse 400,000 fr.

SCIENCE POPULAIRE

USAGE DE LA POTERIE FENDUE

Il s'agit tout simplement de mettre le vase fendu sur un feu très-vif, après y avoir jeté deux ou trois morceaux de sucre avec le tiers d'un verre d'eau. Le liquide est promené dans les fentes, à travers lesquelles suinte le sucre fondu. Bientôt, par l'action du feu, ce sucre se carbonise sous forme d'un corps dur et compacte et bouche entièrement les fissures. Et comme il ne peut nuire en aucune façon aux substances culinaires que l'on prépare dans ces

vases ressoudés, on peut s'en servir en toute sécurité.

LES TOMATES MISES EN FARINE

Le *Journal d'Agriculture pratique* nous apprend qu'un propriétaire de Draguignan, M. V. Raynaud, vient de trouver le moyen de priver les tomates de 90 à 95 pour 100 d'eau qu'elles contiennent et de les mettre ensuite en farine. Dans cet état, la conservation serait, paraît-il, presque illimitée.

Dans deux pintes de tomates desséchées et moulues, il y a deux cent-cinquante rations individuelles et la poudre conserve toute la saveur du fruit frais.

Nous trouvons dans ce même article quelques renseignements curieux sur la production et la consommation des tomates. Paris seul absorbe annuellement de quatre-vingts à quatre-vingt-quinze millions de pièces ou fruits, pouvant représenter seize à dix-neuf millions de kilogrammes. Ces chiffres ne représentent probablement que le cinquième de la consommation totale de la France.

Dans les départements du Midi, les tomates se vendent assez souvent de 8 francs à 10 francs les 100 kilogrammes, c'est-à-dire de quatre à cinq centimes la livre ; tandis que les Parisiens, les payent bel et bien jusqu'à 60 francs les 100 kilogrammes, au détail bien entendu, mais enfin avec une augmentation—très-respectable—de plus de 500 pour 100.

OISEAUX MOUCHES VIVANTS

Le Jardin d'acclimatation vient de recevoir une magnifique collection de *colibris topizes*, d'*oiseaux-mouches saphir* et d'*oiseaux-mouches rubis*, qu'un Français de la Martinique a réussi à ramener vivants en France. Nous ne chercherons point à décrire ce plumage, composé de paillettes d'or et de poudre de diamant. Les Indiens, dans leur naïve admiration, n'ont eu d'autre nom à donner à l'oiseau-mouche que celui de *Cheveu du soleil*.

La plupart de ces oiseaux-mouches n'excèdent pas la grosseur de l'abeille. Leur vol est continu, bourdonnant, et les vibrations des ailes sont tellement rapides, que l'on n'en aperçoit pas le mouvement. Tantôt l'oiseau semble immobile, sans action ; tantôt il se balance, se meut et se dirige aussi facilement que la mouche. Comme l'abeille, l'oiseau-mouche voltige de fleur en fleur et en puise le suc au fond des corolles. L'un de ces oiseaux microscopiques a pondu en route deux œufs de la grosseur des pois ordinaires. Après douze jours d'incubation, deux petits oiseaux-mouches de la grosseur d'une petite mouche ordinaire sont venus au monde ; ils n'ont malheureusement pas résisté à la traversée. La collection d'oiseaux-mouches du Jardin d'acclimatation a été immédiatement placée dans l'une des serres chaudes.

Malheureusement, et malgré toutes les précautions prises, ces oiseaux sont morts quelques jours après avoir pris possession de leur nouveau domicile.

BLANCHISSAGE ÉCONOMIQUE

Les effets désastreux de la soude et de la potasse sur le linge ont donné lieu à la découverte d'une nouvelle méthode de blanchissage fort répandue déjà en Allemagne et en Belgique. Elle consiste à dissoudre environ 750 grammes de savon dans 12 à 14 litres d'eau, contenance approximative d'une marmite ordinaire : cette eau doit être chaude autant que la main peut la supporter. On ajoute à cette solution une cuillerée à bouche d'essence de térébenthine et trois d'ammoniaque liquide ou alcali.

Après avoir bien remué ce mélange, on y plonge le linge. On couvre hermétiquement le vase et on laisse ainsi tremper pendant 2 à 3 heures. Le linge est ensuite retiré et rincé à la manière habituelle.

L'eau de savon peut être réchauffée et employée une seconde fois en ajoutant une demi-cuillerée d'essence de térébenthine et une cuillerée d'ammoniaque.

CUISINE AUTOMATIQUE

Une cuisine automatique vient d'être construite en Italie, consistant en marmites qu'on peut charger soit sur des voitures, soit sur des animaux de bât, et qui, chemin faisant, sans feu, sans surveillance aucune, préparent une excellente soupe. Ce système, déjà expérimenté en France, repose sur le principe de la conservation du calorique au moyen d'épaisses enveloppes formées de feutres ou d'étoffes de laine. Lorsque tous les ingrédients d'une marmite ont été placés ensemble dans la marmite, et qu'ils ont été soumis à une ébullition de vingt ou vingt-cinq minutes tout au plus sous l'action du feu, on renferme la marmite dans son enveloppe et la cuisson s'achève sans nouvelle consommation de combustible.

UNE INVENTION SYLVICOLE ET HORTICOLE

Mr Roger-Dubos a mis au jour une invention qu'il a faite et qui semble de nature à produire une révolution dans l'agriculture.

On perd annuellement une grande partie des semis, boutures ou marcottes, lorsqu'on les dépose ou transplante, la végétation de la pousse se trouvant interrompue. M. Roger-Dubos a imaginé de substituer à l'usage des pots en terre cuite des paillons en forme de

petits seaux. La plante qui a germé dans cette enveloppe de paille peut ensuite être transplantée, avec son humus natal et son récipient, dans le terrain où l'on veut l'acclimater définitivement sans que rien soit changé dans le milieu où s'est effectuée la germination. Le paillon pourrit dans le sol en laissant place au développement extérieur des racines. Nous n'insistons pas sur les mérites de cette heureuse découverte qui sera à la propagation des végétaux, ce qu'est à la pisciculture la fécondation des œufs de poisson.

SEMAINE POLITIQUE

Le Cabinet Fédéral ayant repris possession de lui-même par l'arrivée de son chef, M. MacKenzie, a renoué le fil de ses délibérations. On suppose que des mesures importantes se discutent en ce moment.

Un hommage indirect à l'excellence de nos travaux publics, vient de nous être donné par la Russie. Deux ingénieurs distingués de ce dernier pays, MM. Paul Michaeloff et Arkadie Seviaginsoff, sont arrivés à Ottawa, recommandés par une dépêche du plénipotentiaire anglais de Washington. Ces savants viennent étudier le système de nos canaux et de nos ports, afin d'en faire bénéficier leur pays.

Les nouvelles du Nord-Ouest laissent à désirer. Ainsi le *Free Press* d'Ottawa a reçu une dépêche de Winnipeg rapportant qu'une grande indignation règne parmi les Indiens du Nord-Ouest, vu le retard apporté au paiement des annuités par le commissaire Provencher et le lieutenant-gouverneur Morris. Les Indiens qui attendaient ces annuités, allaient éprouver une disette sans les secours de la Compagnie de la Baie d'Hudson. On assure que les affaires sont dans le même état au Fort St. Francis, Brykenhead et autres lieux. La dépêche dit aussi que le manuscrit des articles écrits par le Juge Wood et publiés dans les journaux de Winnipeg se trouve entre les mains des plaignants, qui menacent de demander le rappel du juge.

En France, la nouvelle loi de la liberté de l'enseignement supérieur passée par l'Assemblée Nationale, a déjà commencé à produire les plus heureux effets. Les évêques et le clergé se sont aussitôt mis à l'œuvre sans perdre de temps ; des comités se sont formés dans les différentes provinces ecclésiastiques et plusieurs universités catholiques seront en état d'être ouvertes avant la fin de l'année. Des facultés de droit, comprenant les trois années, et des cours de médecine de première année, en quelques endroits où il est impossible de faire mieux pour le présent, seront ouverts à Lille, Reims, Cambrai et dans d'autres villes au mois de novembre.

Quant à l'Université catholique de Paris c'est aujourd'hui chose décidée, et une commission, composée de Mgr. Richard, coadjuteur de l'archevêque de Paris, de Mgr. l'évêque d'Orléans et de Mgr. l'évêque de Versailles, vient d'être nommée à l'effet d'étudier les bases de son installation.

La nouvelle Université comprend six provinces ; celles de Paris, de Tours, de Sens de Reims, de Rouen et de Bourges.

Elle sera dotée d'un conseil supérieur qui comprendra les six archevêques métropolitains et un évêque suffragant de chacune de ces six provinces ecclésiastiques.

La nouvelle Université siégera dans l'ancien couvent des Carmes, qui est une propriété diocésaine.

Quant à la nouvelle que l'on a donnée d'une Université fondée par les jésuites, rien n'est venu jusqu'ici la confirmer.

Pour l'Espagne, les dernières nouvelles rapportent que le général Martines Campos est arrivé à Ripool en route pour Barcelone, avec les prisonniers carlistes capturés à la Seo de Urgel. L'évêque de Seo de Urgel qui a été aussi capturé, sera incarcéré dans une forteresse au Château Ali, où il attendra la décision du gouvernement.

A Rome, on annonce pour le 9 ou le 10 courant, l'arrivée du cardinal McClosky. Il se rendra d'abord à Turin, et visitera probablement Florence. Il prendra le nom de « Cardinal de Ste. Marie du peuple. »

A. ACHINTRE.

NOUVELLES DIVERSES

Les dernières nouvelles de Verchères annoncent que M. Geoffrion est dans un état désespéré.

Le D^r Tassé, du Pénitencier de St. Vincent de Paul, a été mis à la retraite. C'est probablement ce dernier que M. Duchesneau va remplacer, et non M. Taché, comme on l'a annoncé.

On nous apprend que les Dames Ursulines des Trois-Rivières doivent fonder une mission à la Nouvelle-Orléans, E.-U. Les religieuses chargées d'aller ouvrir la nouvelle maison partiront prochainement.

NOYÉ.—St. Hyacinthe a été dimanche le théâtre d'un bien triste accident. Un jeune homme du nom d'Auguste Marchessault, fils de M. Alfred Marchessault, huissier, s'est noyé en se baignant dans la rivière Yamaska, en face du collège.

Le bref de *mandamus* dans l'affaire Guibord a été notifié au Séminaire, lundi le 30 août après-midi, vers trois heures. Une note annexée au bref notifie le R^{év.} M. Rousselot, curé de Notre-Dame, que les restes de Guibord seront transportés au cimetière catholique à trois heures, jeudi après-midi.

Les Révérendes Sœurs de l'Hôpital de Sorel ont reçu du gouvernement fédéral des lettres patentes, leur accordant un octroi de vingt-deux arpents des Terres de l'Ordonnance, à titre de propriété, pour l'usage de l'Hôpital. Cette allocation a été obtenue par l'entremise de M. Barthe, M. P. pour Richelieu.

Robbins, l'assassin de Bear River, a été arrêté à quatre heures, ce matin. Le feu qu'il avait allumé dans la forêt, l'a fait découvrir. On l'a amené devant un magistrat. Il a confessé son crime. On l'a envoyé dans la prison de Digby.

Depuis le meurtre qu'il a commis, il a erré dans les bois. Il a incendié deux granges, la semaine dernière. Samedi dernier, il a tué un bœuf.

M. Fafard, gardien du phare de la Pointe des Monts, est arrivé à Québec la semaine dernière et a apporté avec lui deux magnifiques aiglons. M. Fafard a pris la famille entière. Le père est de dimensions colossales et pèse 100 livres; on peut les voir au bureau de la marine et des pêcheries, rue Champlain.

M. Achille Fréchette, d'Outaouais, doit publier, sous peu, un volume de poésies choisies de notre poète national, M. L. H. Fréchette. Le volume aura 30 pages et sera intitulé *PÈLE-MÈLE, fantaisies et réminiscences poétiques*. La souscription est de \$1.00. S'adresser à M. Achille Fréchette, traducteur, Chambre des Communes, Ottawa.

Nous avons le regret d'apprendre que M. J. A. Kelly, avocat de Montréal, s'est noyé vendredi soir, 3 courant, au quai du vapeur *Longueil*, à Hochelaga. Comme le vapeur quittait le quai, M. Kelly voulut sauter à bord, mais le pied lui ayant glissé, il tomba à l'eau, sans se relever à la surface.

On suppose que le malheureux défunt s'est frappé le crâne sur le bateau et qu'il a été assommé du coup.

M. Kelly était un jeune homme de talents, qui s'était déjà fait une belle position au barreau.

Les hommes de la brigade du feu de Québec ont paradé cette semaine, dans les rues, avec leur nouveau costume. M. le chef de la brigade, revêtu d'un splendide uniforme ouvrait la marche de la procession. Venaient ensuite les pompes à feu et toutes les voitures de la brigade.

Le costume des pompiers consiste en un pantalon noir avec gr^{on} d'argent, un gilet rouge et une casquette noire ornée d'un galon d'argent et d'une nervure écarlate. La tenue des hommes de la brigade était excellente et M. Lemieux, leur estimé chef, doit être fier de ses braves pompiers.

Le 29 du mois dernier a eu lieu la bénédiction de la première pierre de l'église d'Hochelaga par Mgr. Fabre. Le sermon de circonstance a été prononcé en anglais et en français par le révd. M. Lanergan. La bande de musique de Hardy avait été engagée pour la circonstance.

La nouvelle église est bâtie sur la rue Ontario, elle aura 185 pieds de long sur 80 de large. Le plan a été fait par le Rév. M. Michaud et M. Dostaler, il est très-beau.

Le révd. M. Dugas a raison d'être heureux du résultat que son dévouement a obtenu.

Vendredi, 3 courant, ont eu lieu au milieu d'un grand concours de population, et avec un grand cérémonial, les obsèques de M. Bertram, chef de la brigade du feu.

M. Bertram qui venait d'atteindre sa 64^{ème} année, était né en 1811 à Berwickshire, Ecosse, et était venu s'établir à Montréal en 1834. Dès cette époque il fit partie de la brigade volontaire, et en 1841, lorsque les pompiers furent organisés en corps régulier, il fut un des premiers enrôlés. Son intelligence, sa bonne conduite et son courage à toute épreuve, lui valurent de l'avancement et en 1852 il fut nommé chef de la brigade; position qu'il occupa jusqu'à sa mort.

Le défunt était très-estimé du public qui savait apprécier ses services et l'avait vu en bien des occasions risquer bravement sa vie.

Le Col. E. E. Malhot, est décédé à l'Assomption, Illinois, le 11 courant, à l'âge de 61 ans, après une courte maladie.

Il était né en 1814, à St. Pierreles Becquets, district de Trois-Rivières, Canada. Après avoir pris une part active aux troubles de 1837, il avait émigré aux Etats-Unis. Admis au barreau de la Louisiane en 1843, il ne tarda pas à mériter l'estime de ses nouveaux concitoyens qui, en 1856 l'élevèrent sénateur pour l'Etat de la Louisiane. En 1857, il fonda dans l'Illinois l'important village de l'Assomption. C'était un des Canadiens-Français qui ont fait le plus d'honneur à son pays. Il laisse une femme, deux fils et de nombreux amis qui le regretteront longtemps.

Dimanche soir, le vingt-neuf août, un convoi de fret, chargé de grain, laissa Montréal et arrivait entre une heure et deux heures du matin à la station de St. Hilaire, après avoir traversé le pont de Belœil sans accident. A St. Hilaire, les gardiens et employés descendirent des chars pendant que la locomotive était à recevoir de l'eau et du bois, lorsque tout-à-coup un des liens qui relient les chars entre eux vint à se rompre. Onze chars se séparèrent du reste du convoi, et par la seule inclinaison de la voie qui est assez forte à cet endroit, retournèrent à Belœil sans qu'on pu les rejoindre, la vitesse s'accroissant de plus en plus. Au moment où les chars laissés à eux-mêmes arrivèrent sur le pont, celui-ci venait d'être ouvert pour permettre le passage d'un bateau à vapeur remorquant des barges. Comme il n'y avait personne sur les chars pour apposer les freins, ils furent précipités dans la rivière Richelieu. Heureusement qu'ils tombèrent entre les barges et ne causèrent aucune perte de vie.

Les wagons étaient chargés de blé d'inde et d'avoine.

Ce pont St. Hilaire, on se le rappelle, a déjà été le théâtre d'un terrible accident, il y a environ 10 ans; c'est là que périrent plusieurs émigrants qui venaient d'arriver d'Allemagne.

Le chef de gare de Belœil, M. Goulette, et les autres employés du Grand-Tronc en cet endroit, ne sont en rien responsables de cet accident.

LE MOT DE L'ENIGME

« Ce qu'il y a de plus digne d'être montré aux hommes c'est une âme humaine. »
 « The one thing worth showing to mankind is a human soul. »
 (BROWNING.)

XLV

(Suite)

Les deux semaines qui suivirent cette soirée d'adieu demeurèrent dans ma mémoire comme une seule longue journée d'attente, dont rien ne vint soulager l'inquiétude uniforme. Quelques lignes écrites à la hâte par Lorenzo, lorsqu'il partait pour rejoindre l'armée, où le poste d'aide de camp de l'un des généraux lui avait été réservé, étaient les dernières nouvelles directes qui me fussent parvenues de lui. Depuis ce jour, je ne savais plus rien que ce que les journaux pouvaient m'apprendre, ou bien ce que madame de Kergy et Diane parvenaient à recueillir parmi leurs amis, qui, bien que presque tous peu favorables à la guerre ou la France se trouvait engagée, s'occupaient cependant avec un ardent intérêt de tous ceux qui y prenaient part. Mais il ne circulait que des bruits vagues et confus, et ses rumeurs, loin de calmer mon agitation, ne pouvaient servir qu'à l'accroître.

Un soir j'étais restée à l'église plus tard que de coutume. Prostrée devant un des autels, où un grand nombre de cierges étaient allumés, je ne pouvais m'en arracher, quoique la nuit fût venue et que l'église fût devenue presque déserte. C'était une de ces heures sombres et douloureuses où la souffrance répugne, épouvante, et suscite dans toute notre nature le plus ardent désir de la repousser. Une de ces heures d'angoisse mortelle qu'aucune créature ne pourrait supporter, si un jour, un jour qui durera autant que le monde, cette

agonie n'eût été soufferte par celui qui la partagea avec nous, pour être à jamais près de nous lorsqu'à notre tour il nous faudrait la partager avec lui!...

Oh! comme en ce moment je sentais que je m'étais vite rattachée à ce bonheur terrestre, qui m'avait été accordé, comme par surcroît, après l'accomplissement du plus grand de mes vœux! Quels sentiments vifs et profonds! quelles joies intimes et douces formaient déjà pour moi un trésor des souvenirs, où s'amaïssaient les matériaux du sacrifice le plus rude que je pusse être appelée à accomplir! Hélas! le cœur humain, même celui à qui Dieu s'est fait entendre, s'attache encore, avec véhémence, à tout ce qu'il lui est permis d'aimer ici-bas! Mais ce grand amour daigne être jaloux, et il est rare qu'il épargne à ces cœurs-là le déchirement complet qui enfin les lui donne sans partage.

Lorsque je quittai l'église, je vis de la foule dans la rue. Plusieurs maisons étaient illuminées, et j'entendis répéter de tous côtés que la nouvelle d'une grande victoire était arrivée à Paris.

Je rentrais chez moi, émue et troublée. De quel prix avait-elle été payée, cette victoire? Quels étaient ceux qui avaient succombé? Qu'allais-je apprendre? et quand l'angoisse qui me serrait le cœur serait-elle dissipée... ou justifiée? Madame de Kergy, accourue pour partager avec moi cette agitation inquiète, ne pouvait la calmer. Mais notre incertitude ne fut pas de longue durée, et l'heure attendue avec l'épouvante d'un invincible présentement arriva bientôt!...

Le surlendemain soir, tandis que j'étais assise dans le jardin, sur le petit banc où nous avions eu ensemble notre dernier entretien, je reçus la nouvelle à laquelle il m'avait lui-même si étrangement préparée. Sa prévision fatale était réalisée. Dans le premier combat, il avait été frappé l'un des premiers. Son nom, plus connu que celui de beaucoup d'autres, avait promptement circulé, et il figurait en tête de la liste des morts de cette journée!...

Aucune préparation, aucune acceptation anticipée du malheur, aucun effort de soumission ou de courage ne purent en ce moment me préserver d'une secousse semblable à celle dont j'ai raconté les effets au début de ce récit. Comme alors je perdis connaissance; comme alors, Ottavia me transporta dans ma chambre, sans que j'eusse repris mes sens; comme alors aussi, je fus pendant plusieurs jours en proie à une fièvre brûlante, suivie d'une faiblesse et d'une prostration qui rendirent quelque temps mes pensées incohérentes et confuses; enfin, comme lorsque j'avais quinze ans, ce fut aussi une émotion vive et soudaine qui aida le retour de mes forces physiques aussi bien que le réveil complet de ma raison et de mon âme.

Dans cette petite chambre où j'étais couchée, et où régnait le plus profond silence, je me sentais cependant entourée des soins les plus tendres. Je commençais même à reconnaître vaguement les voix de ceux qui m'approchaient, celle d'Ottavia d'abord, qui me fit verser mes premières larmes... larmes d'attendrissement, causées par un simple retour aux jours de mon enfance: je m'y croyais encore; j'oubliai le reste. Mais ce premier soulagement ramena la lucidité dans mes pensées, et avec la conscience vive et présente du malheur accompli. Alors je poussai un cri, un cri qui effraya ma fidèle gardienne. Mais j'eus la force de la rassurer moi-même sur le champ.

— Laisse-moi pleurer, Ottavia, lui dis-je tout bas, je sais... je me souviens. Sois tranquille, je suis mieux, Ottavia, que Dieu soit béni! je puis prier.

Je me tus, et je refermai les yeux. Mais, peu après, je les rouvris, et je me soulevai vivement. Que venais-je d'entendre? Diane et madame de Kergy étaient là. Je reconnais leurs voix, et maintenant je distinguais leurs visages. Mais quelle était cette autre voix qui venait de frapper mon oreille? quel était ce doux visage si près du mien? quelle était cette main qui serrait la mienne?

— O ma Stella! m'écriai-je, est-ce un rêve! où es-tu vraiment près de moi.....

XLVI

Non, ce n'était pas un rêve. C'était bien Stella, arrachée à sa retraite, à sa solitude, à sa douleur, et accourue près de moi à la nouvelle du coup qui venait de me frapper. Elle avait suivi ma vie dans sa phase nouvelle, et le rayonnement lointain de mon bonheur avait été la seule joie de son cœur meurtri. Aujourd'hui, ce bonheur était tout d'un coup brisé..... J'étais loin, j'étais malheureuse, j'étais seule: la gra-

vitité croissante des événements retenait mon frère en Sicile: mais elle était libre, elle, libre, hélas! de tout lien et de tout devoir. Elle fut près de moi aussi vite que le plus rapide voyage put l'y amener. Mais lorsqu'elle arriva j'étais hors d'état de m'apercevoir de sa présence; et lorsque maintenant je l'embrassais, depuis plus de huit jours déjà elle veillait à mon chevet!

Oh! ce fut une douce consolation, ce fut le plus grand secours humain que le ciel pût m'envoyer, et ce fut un bienfait pour toutes les deux, car pour chacune il fut utile et bienfaisant d'avoir à penser à l'autre.

Ma santé se rétablit, et mon âme rentra bientôt dans la paix. Paix grave et profonde qui devait croître et ne pouvait plus m'être ravie, mais qui ne m'empêchait pas de sentir et de dire avec vérité que tout en ce monde était fini pour moi.

Oui, tout était fini, mais tout était accepté, et lorsque, après tant de nouvelles émotions, je me retrouvai devant l'autel où j'avais prié, un soir, avec tant d'angoisse, j'y tombai prosternée comme, après un rude combat ou au retour d'un long voyage, un enfant tombe épuisé au seuil de la maison paternelle, où il revient pour ne plus la quitter.

Si j'eusse alors obéi à mon impulsion naturelle, j'aurais été chercher la plus profonde retraite, et j'aurais voulu y vivre immobile et perdue dans cette pensée toujours présente depuis le grand jour de grâce qui m'en avait fait comprendre le sens: *Dieu m'aime!* à laquelle je pouvais ajouter désormais: *Et moi je n'aime plus que lui!*

Mais il est rare ici-bas que l'impulsion naturelle puisse être obéie, surtout lorsqu'elle conseille l'immobilité ou l'inaction. On ne peut guère se reposer sur terre, et plus on aime Dieu, moins il est permis de songer au repos: j'avais, en ce moment, à penser aux autres, et avant toute autre, à cette amie fidèle et chère qui était venue de si loin me secourir.

Il avait fallu bien peu de temps à madame de Kergy pour discerner la grandeur héroïque du caractère de Stella. Il lui en avait fallu moins encore pour attirer vers le cœur brisé de la mère d'Angiolina cet autre cœur maternel tant de fois frappé comme le sien. La sympathie que madame de Kergy éprouva pour Stella fut si vive, que j'aurais presque pu en être jalouse, si elle n'avait pas réalisé, précisément, un de mes plus chers désirs, et si d'ailleurs madame de Kergy n'eût été une de ces personnes dont l'affection est une image terrestre de la Providence, qui sait se donner à tous sans que les derniers venus diminuent jamais en rien la part des autres.

Elle comprit bien ce qui serait, pour cette âme malade, un remède efficace, et pour la mienne un utile et bienfaisant effort, et elle nous jeta l'une et l'autre, si je puis m'exprimer ainsi, dans cet océan de la charité, où toutes les pensées, toutes les peines, toutes les souffrances personnelles s'effacent, et où la joie de l'âme renaît au contact même des misères qu'on y rencontre et qu'on parvient à soulager.

Aucun spectacle, aucune fatigue, aucune contagion n'effrayaient le courage de Stella, aucun travail ne laissait sa patience, aucune étude et aucun effort ne dépassaient son aptitude et sa persévérance. Pour les âmes ainsi douées c'est un bien-être réel et positif que d'appliquer leurs nobles facultés, et de pouvoir satisfaire la soif de dévouement qui les dévore. Aussi, vis-je bientôt ses yeux briller, son visage s'animer, et enfin même de temps en temps, comme un reflet du passé reparaitre sur ses lèvres entr'ouvertes le charmant sourire d'autrefois.

Certes il y a une jouissance, dont ne se doutent guère ceux qui ne l'ont point éprouvée, dans cette fatigue des visites lointaines, des longs escaliers montés et descendus, dans toutes ces rencontres d'un intérêt à la fois navrant et consolant; et l'on peut, en vérité, affirmer que la gaieté elle-même attend plus sûrement à leur foyer ceux qui reviennent de ces courses lugubres, que les plus heureux de ce monde au retour de leurs fêtes brillantes et joyeuses. C'est bien aux premiers que l'on peut adresser ces paroles de St. François de Sales: *Repeusez hardiment aux plus chers et violents amusements qui aient jamais occupé votre cœur, et dites s'il en est un seul qui vaille la joie que vous goûtez?.....*

Ainsi la paix et la joie sereine revenaient peu à peu nous visiter, secondées par la plus douce, la plus tendre, la plus bienfaisante sympathie; malgré la solitude où nous vivions, malgré le deuil que je ne voulais plus quitter et que Stella portait toujours, nous passions chaque soir une heure chez madame de Kergy, et nous la quittions avant le moment où se réunissait son cercle habituel; mais cette heure était heureuse, et elle y tenait, car elle com-

mençait à ne pouvoir plus se priver de notre présence. Diane, loin d'en être mécontente, s'en applaudissait comme d'une joie ajoutée à leur vie, et un jour, dans un de ses élans de caressante tendresse, elle s'écria : « que le bon Dieu avait rendu à sa mère les deux filles qu'elle avait tant pleurées. »

A ces mots, les yeux de madame de Kergy se voilèrent de larmes qu'elle essuya vivement; mais, loin de contredire sa fille, elle nous tendit les bras, et elle nous tint embrassées l'une et l'autre dans une grave, tendre et maternelle étreinte!

XLVII

Ce qu'éprouva Stella en ce moment, je ne saurais le dire. Quant à moi, ce fut une impression encore plus douloureuse que douce. Je ne comprenais que trop bien la tristesse qui voilait le front cher et vénéré de la mère de Gilbert, et cette absence prolongée pesait sur mon cœur comme un remords. Sans doute, je ne pensais point en être la cause directe. Mais je me souvenais toutefois que Gilbert avait quitté son pays pour quelques semaines à peine, et que c'était seulement après son séjour à Naples qu'il avait pris la résolution soudaine de faire à peu près le tour du monde, c'est-à-dire un voyage dont la durée s'était transformée de semaines en mois, et de mois en années. Je comprenais qu'aucune joie ne renaîtrait au foyer d'où il était absent jusqu'au jour où il y reviendrait, et il me semblait que ce serait alors seulement que j'oserais goûter moi-même la paix recouvrée de mon âme.

Le temps s'écoulait cependant; l'autonne revenait pour la seconde fois depuis l'arrivée de Stella, et l'époque de son départ approchait. J'avais résolu de l'accompagner et de retourner avec elle à Naples, pour y demeurer quelque temps avec elle et près de ma sœur; mais des événements imprévus et très-divers vinrent modifier à la fois ses projets et les miens. J'étais arrivée un jour à l'hôtel de Kergy à une heure un peu différente de celle où j'y venais d'habitude. Diane et sa mère étaient sorties. On me dit qu'elles rentre raient dans une heure. Je me décidai donc à les attendre, et, comme le temps était beau, j'allai m'asseoir dans le jardin, après avoir choisi un livre parmi ceux qui se trouvaient rangés sur une des tables du salon.

Tandis que je faisais ce choix, plusieurs lettres, placées sur cette table pour y attendre le retour de madame de Kergy, attirèrent mon attention, et sur l'une d'elles je reconnus, avec une vive joie, l'écriture de Gilbert. A la longueur de son absence, cette fois se joignait la rareté et l'inexactitude de ses lettres. Des mois entiers s'écoulaient souvent sans qu'il en parvint aucune. J'espérai donc aujourd'hui que celle-ci apporterait enfin à sa mère la promesse tant désirée du retour, et, réjouie par cette pensée, je me plongeai dans une lecture qui me fit bientôt oublier et cette espérance, et ce souci, et tout le reste. . . .

Le livre que je tenais à la main, c'était celui des Confessions de saint Augustin, et en l'ouvrant au hasard, le passage qui tomba sous mes yeux fut celui-ci : « . . . Ce que je sais, non point avec doute, mais avec certitude; ce que je sais, mon Dieu, c'est que je vous aime! Votre parole a frappé mon cœur, et soudain il vous a aimé. Le ciel et la terre, et tout ce qu'ils renferment, ne me disent ils pas aussi de toutes parts, ne crient-ils pas sans cesse à tous qu'il faut vous aimer? Mais celui dont il vous plaît d'avoir pitié entend seul ce langage (1). . . . »

O paroles anciennes et toujours nouvelles (comme la beauté elle-même qui les inspira)! Quel vol prirent mes pensées en les relisant ainsi dans ce moment de solitude et de silence!

Malgré les siècles écoulés depuis le jour où elles furent écrites, quelle expression exacte, quelle peinture fidèle de ce que j'éprouvais aujourd'hui! Et comme je sentais bien à mon tour, que, sans la pitié et la miséricorde de Dieu, il m'eût été impossible d'entendre ce langage!

J'étais loin! bien loin! j'étais perdue dans la région, non pas des rêves, mais de réalités plus belles que les visions des poètes, lorsqu'un bruit inaccoutumé me ramena brusquement à moi-même. Ce fut d'abord le roulement d'une voiture, que je pris pour celle de madame de Kergy. Mais, peu après, je vis deux ou trois serviteurs se précipiter vers la cour, comme si un événement extraordinaire était survenu. Puis, le vieux jardinier, qui soignait près de moi le parterre, jeta tout d'un coup son arrosoir, et, poussant un cri de surprise et de joie :

— O bonté de Dieu, s'écria-t-il d'une voix toute tremblante, voilà M. le comte!

— M. le comte? m'écriai-je en me levant vivement. . . .

Mais je n'eus pas le temps d'achever ma question. C'était véritablement lui, Gilbert. Il était là devant moi, à l'entrée du salon, au haut des marches du perron. Je m'élançai vers lui, avec une joie que je ne songeai ni à réprimer ni à dissimuler, et je lui tendis les deux mains en m'écriant :

— Oh! que Dieu soit mille fois béni! c'est vous! Vous êtes revenu! quel bonheur! quelle joyeuse surprise pour votre mère! pour Diane, pour moi aussi, je vous assure!

Je ne sais ce que j'allais ajouter encore, mais lorsque je vis qu'il me regardait un mobile et semblait hors d'état de me répondre, une faible rougeur me monta au visage.

Était-il surpris et trop ému de cet accueil? Se trompait-il, par hasard, sur sa signification? Ce doute me causa un soudain embarras et arrêta sur mes lèvres les paroles que j'allais dire.

Il m'expliqua son apparition soudaine. Sa lettre aurait dû le précéder. . . Il croyait sa mère prévenue. . . Il avait cherché à lui éviter ce saisissement. . . .

— Je savais que vous étiez à Paris, poursuivit-il d'une voix dont il ne pouvait maîtriser l'accent troublé. Oui. . . je le savais, et j'espérais vous revoir. Mais vous trouver ici. . . vous revoir ainsi, la première. Oh! madame! c'était un bonheur trop grand pour avoir osé y songer d'avance, et je ne puis concevoir encore que ce ne soit point un rêve! . . .

Tandis qu'il me parlait ainsi, en me regardant fixement, comme si j'étais une vision qui allait s'évanouir à ses yeux, mon accueil joyeux et cordial se transformait en une attitude d'une gravité extrême, et mes yeux se détournaient pendant que les siens passaient de mon visage à mes vêtements de deuil et que, pour la première fois, la pensée me venait qu'il me retrouvait libre et qu'en ce moment il y songeait peut-être!

Libre! . . . Oh! si j'ai réussi à dépeindre le mouvement de mon âme depuis cet instant lumineux qui marqua le plus beau de mes jours; si l'on m'a été donné d'exprimer l'aspect que prirent dès lors, à mes yeux, le passé, le présent, l'avenir, et toutes les joies, et toutes les peines, et tous les événements de ma vie; si, dis-je, j'ai su me faire comprendre, ceux qui me lisent savent déjà ce que ce mot *libre* signifiait pour moi maintenant.

Libre! Oui, comme l'oiseau qui fend l'air est libre de rentrer dans sa cage; comme le captif qui cingle vers les rives de sa patrie est libre de retourner prendre sa chaîne. Ainsi, est libre aussi de revenir au rêve évanoui du bonheur de ce monde l'âme heureuse qui a goûté la réalité de l'amour de Dieu.

« *Je ne le reprendrai pas.* » c'est là le cri de cette âme libre et affranchie, et il n'est ni étrange, ni nouveau. (2) Pas plus que l'oiseau ou le captif, elle ne peut être tentée de revenir en arrière!

Je n'articulai pas une parole cependant, et le flot de pensées qui venait de se soulever en moi s'apaisa au milieu du joyeux tumulte qui succéda à ce moment de silence. Madame de Kergy et Diane, appelées à la hâte, arrivaient pâles et émuës. Et lorsque je vis Gilbert dans les bras de sa mère, je me sentis si heureuse que j'oubliai entièrement ce qui venait de se passer, et je ne fus pas même embarrassée lorsqu'au moment où j'allais les quitter j'entendis Diane dire à son frère « que sa mère avait maintenant deux filles de plus, et qu'il allait retrouver à la maison trois sœurs au lieu d'une. »

Je revins précipitamment chez moi. Pour la première fois, depuis bien longtemps, j'avais le cœur joyeux. Je cherchai Stella. Elle n'était ni dans la maison, ni au jardin. Je songeai alors à l'atelier, où je la trouvais en effet. Tout y était demeuré dans l'ordre où l'avait laissé Lorenzo, et Stella, qui avait un don naturel pour les arts, savait assez sculpter pour que ce talent pût occuper une partie de son temps. Elle avait réussi à faire un buste ressemblant de son Angiolina, et elle était occupée à ce travail lorsque je parus.

Elle me regarda d'un air surpris, car elle vit bien qu'il était survenu quelque chose d'inusité.

— Gilbert est revenu! m'écriai-je sans songer à la préparer à une nouvelle dont je n'avais pas assez prévu l'effet.

Elle pâlit mortellement, et son visage prit une expression que je ne lui avais jamais vue. Je fus tout à fait interdite.

(2) *Récit d'une sœur*, vol. II, p. 393.

MME. AUGUSTUS CRAVEN.

(La fin au prochain numéro.)

COMPAGNIE D'ASSURANCE "LA ROYALE CANADIENNE."

Capital, - - - - - \$6,000,000
Fonds Disponibles, au-delà de - - - - - \$1,031,000

DIRECTEURS:

J. F. SINCENNES, Vice-Président "La Banque du Peuple,"
W. F. KAY, Directeur "Banque des Marchands du Canada."
HORACE AYLWIN, Port Hope.
ANDREW ROBERTSON, Vice-Président "Chambre de Commerce de Montréal et de la Chambre de Commerce de la Puissance."
DUNCAN MCINTYRE, de MM. McIntyre, French & Cie., Négociants.

OFFICIERS:

Président: J. F. SINCENNES. Vice-Président: JOHN OSTELL
Gérant Général: ALFRED PERRY. Secrétaire: ARTHUR GAGNON.
Gérant de la Marine: CHS. G. FORTIER.

Assure toute description de Risques contre le Feu, Cargaisons et Coques de la navigation intérieure; aussi Cargaisons océaniques et Frères sur les steamers et vaisseaux à voiles de premières classes.

BUREAU PRINCIPAL: 160, RUE ST. JACQUES, MONTREAL. 5-46-52-1

Peut-on s'étonner du haut prix auquel se négocient les actions des Compagnies d'assurance contre l'incendie en Angleterre et aux Etats-Unis, lorsque le compte rendu de leurs opérations, fourni chaque année au Gouvernement, montre que les deux cinquièmes des primes payées par les assurés forment le profit des Compagnies après déduction des frais de gestion.

La Compagnie *Stadiconu*, No. 13 Place d'Armes, Montréal, Compagnie Canadienne, par la modicité de ses primes, réduit le profit des opérations d'assurance contre l'incendie à des proportions plus justes pour l'assuré.

Les Pastilles du Dr. Nelaton, contre le Rhume, maladies de bronches, maux de Gorge et Consumption, produisent toujours l'effet désiré. — Lafond et cie. 25 cents la boîte.

ACTE DE FAILLITE DE 1869.

Dans l'affaire de CHARLES HIBBARD CHANDLER, de la Ville de Montréal, Commerçant sous le nom de C. H. CHANDLER & COMPAGNIE,

FAILLI.

Le failli a fait une cession de ses effets au soussigné, et ses créanciers sont notifiés de s'assembler à mon bureau, No. 11 rue de l'Hôpital, Montréal, Mardi, le vingt-et-un Septembre prochain à onze heures et demie de l'avant-midi, pour recevoir un état de ses affaires et nommer un syndic.

DAVID J. CRAIG,
Syndic ad interim.
Montreal, 30 Août, 1875. 6-36-2-127.

FOURNAISES A AIR CHAUD EN FER BATTU

de Manufactures Américaines, simples dans leur construction. DONNANT LE PLUS DE CHALEUR. AVEC LE MOINS DE CHARBON, ne dégageant aucun gaz, et se réglant très facilement.

Chez L. J. A. SURVEYER, No. 524, RUE CRAIG.

POELES! POELES!! 1875.

POELES A CHARBON pour passage, les plus améliorés, de toute dimension.

Chez L. J. A. SURVEYER, 6-19-52-105 524, Rue Craig, Montréal.

Librairie Ovide Fréchette, CAISSE D'ECONOMIE, RUE ST. JEAN, HAUTE-VILLE, QUEBEC.

On trouvera à cette Librairie le plus bel assortiment de livres de prières, dont la richesse et le fini ne laissent rien à désirer; livres de la meilleure Littérature tant Ancienne que Moderne; Articles de bureaux, Ornaments de Corniches et de Salons. Chromos, Gravures Profanes et Religieuses par les meilleurs Artistes Français et Etrangers. Toute commande pour importation laissée à cette Librairie sera exécutée sous le plus bref délai et à des conditions assez libérales pour défier toute compétition. On reçoit chaque semaine à cette Librairie les principales nouveautés Parisiennes. 5-49-52-4

LE VIDO. EAU DE BEAUTE, PREPARATION DE N. DUDEVOIR. AUX DAMES.

Pour l'usage de la toilette et pour perpétuer la fraîcheur d'un beau teint: sa propriété tempère la chaleur et la sécheresse de la peau, donne à ses fibres une vigueur et une élasticité charmante. C'est un préservatif et un remède contre le masque auquel les Dames sont sujettes. Manière de s'en servir: — Pour les maladies de la peau, les Humeurs, les Eruptions, les Boutons, le Prurigo, les Taches, les Clous, etc., la peau doit être bien lavée et tenue bien propre pendant que l'on fait usage de l'Eau pour le teint. Le VIDO est une des plus belles découvertes pour embellir le teint. Par l'usage de cette Eau vous aurez toujours la peau du visage d'une éclatante blancheur. Toute personne envoyant \$1.00 par la malle recevra une bouteille par la malle suivante. Enregistré à Ottawa conformément à l'Acte du Parlement, 4 Février 1875. Vendu chez le Dr. GAUTHIER, 6-17-52-110 100 Rue St. Laurent.

DEMANDEZ le VINAIGRE de LEFFEVRE spécialement recommandé par la faculté médicale, comme exempt de toute falsification et supérieur à tout vinaigre importé. En gros et en détail EPICIER Vinaigrerie en Entrepôt de Montréal 41, r. Bonsecours. 6-23-26-103

12 Chromos pour \$1. La meilleure chance jamais offerte aux agents. Nous expédions par la malle à n'importe quelle adresse, franc de port, 12 magnifiques Chromos à l'huile, dimensions: 8x11, montés, sur réception de \$1. Vous les recevrez \$3 dans une heure. Essayez votre agence de Chronos, c'est la plus rémunérative. Tout le monde aime et achète des gravures. Nous avons du travail et de l'argent pour tous: hommes et femmes, garçons et filles, pour tout le jour ou pour les heures de loisir, le jour ou le soir, pour la maison ou le voyage. Envoyez \$1 dans une lettre. Les Chromos vous parviendront par la malle suivante. Ils se vendent à première vue.

ON DEMANDE des agents pour les meilleurs paquets de prix de l'univers. Chaque paquet contient 15 feuilles de papier, 15 enveloppes, plumes, manche de plume, crayon, mesure d'une verge patiente, un lot de parfumerie et un joyau. Un paquet seul avec un prix élégant, par la poste affranchi, 25 centimes.

MEILLEURE Montre Imitation d'or, celle qui se vend le mieux du monde. Cette montre est d'argent pur plaqué en or par le meilleur procédé galvanique, montée sur diamants, avec second disque renforcé; balancier d'expansion; mouvements en nickel; couvert merveilleusement gravé; elle paraît aussi bien qu'une montre d'or qui aurait coûté \$60 ou \$100. Elle se vend ou se change facile: cent pour \$25 à \$30. Si vous voulez une montre pour vous-même ou pour faire de l'argent, essayez celle-ci. Prix: \$17 seulement. Nous envoyons cette montre C. O. D. sujette à l'approbation de l'acheteur, sur réception de \$2 accompagnant la commande; la balance de \$15 devra être payée à l'express si la montre vous convient.

TOUS peuvent faire beaucoup d'argent en vendant nos marchandises. Nous avons beaucoup d'autres Nouveautés dont l'usage est aussi général que la farine. Envoyez un estampeur pour notre catalogue illustré. Adresses: F. P. GLUCK, New Bedford, Mass. 6-20-52-106

"CAR LE SANG, C'EST LA VIE."

CELEBRE PURIFICATEUR DU SANG DE CLARKE

(Marque de Commerce:—"Blood Mixture.") LE GRAND PURIFICATEUR ET RESTAURATEUR, nettoye et élimine du sang toutes les impuretés, et ne saurait être trop hautement recommandé. C'est un remède infallible contre la Scrofule, le Scorbut, les maladies de la Peau, et les Plaies de toutes sortes. La guérison est permanente. Il guérit les Vieilles Plaies, les Plaies Ulcérées sur le Cou, les Plaies Ulcérées sur les Jambes, les Boutons Noirs sur la Figure, le Scorbut et ses suites, les Ulcères cancéreux, les maladies du Sang et de la Peau, les Enflures Glandulaires. Elimine du Sang toutes les matières impures quelle qu'en soit la cause. Commence mélangé est agréable au goût et exempt de toute matière injurieuse à la constitution la plus délicate de l'un ou de l'autre sexe. Le Propriétaire conseille fortement aux malades d'en faire l'essai. Des Milliers de Témoignages attestent de son efficacité.

Vendu en Bouteilles à \$1.00, et en Caisse, contenant six fois la même quantité, pour \$4 chaque—ces dernières en contiennent une quantité suffisante pour opérer la guérison dans la plupart des cas invétérés. EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS ET MARCHANDS DE MEDICINES PATENTEES de l'univers. Seul Propriétaire: F. J. CLARKE, Chimiste, APOTHECAIRES HALL, LINCOLN, ANGLETERRE. Agents en gros pour les Provinces de Québec et d'Ontario:

EVANS, MEROER & Cie., MONTREAL Expédie par la malle sur réception d'un mandat de Poste. 6-23-52-114

"L'OPINION PUBLIQUE"

Publiée tous les Jendis à Montréal, Canada, Par la Compagnie Barland-Desbarats.

ABONNEMENT \$3.00 par année. Aux Etats-Unis 3.50 " Par numéro 7 Centimes. Envois par lettres enregistrées ou par mandats sur le Bureau de Poste au risque des propriétaires du journal.

ANNONCES. 10 Centimes la ligne. Tous ceux qui ne renverront pas le journal seront considérés comme abonnés. On ne recevra pas d'abonnement pour moins de six mois. Tout semestre commencé se paie en entier. Pour discontinuer ou abonnerment il faut en donner avis au moins quinze jours d'avance, au bureau de l'administration. L'agent-collecteur et les porteurs ne sont pas autorisés à recevoir de désabonnements. Lorsqu'un abonné change de demeure, il doit en donner avis huit jours d'avance. Si l'abonné ne reçoit pas son journal, il est requis de porter plainte immédiatement à l'administration. Les frais de port sont payés par la Compagnie.

(1) *Con.*, I. X. ch. vi.